

GLORIANNA

ET

LÉOPOLD.

I.

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.

GLORIANNA
ET LÉOPOLD,
OU
L'EMPIRE DU PRÉJUGÉ.

PAR M[me] Y'OSSY;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

*Par M. R*********.*

TOME PREMIER.

PARIS,
HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE,
LIBRAIRES, RUE DAUPHINE, N° 20.

1823.

GLORIANNA ET LÉOPOLD.

CHAPITRE PREMIER.

Les sons solennels et lointains de la grande cloche, rompant le silence imposant et mélancolique de la nuit, avaient douze fois retenti à l'oreille de l'infortunée Glorianna, et rempli son âme d'effroi, lorsque sa mère chérie rendit le dernier soupir au milieu des débris solitaires d'une grandeur passée. Glorianna, vouée si jeune au malheur, pressait les mains mourantes d'une mère adorée dont l'âme angélique s'envolait au séjour éternel du repos.

Dans cette situation déplora-

ble, la terreur s'unissait aux angoisses du chagrin pour déchirer le cœur de l'intéressante orpheline ; sa douleur était muette, les pleurs de la piété filiale tombaient en torrent sur ses joues décolorées ; tout son corps tremblait : enfin, élevant ses mains vers le ciel, elle articula d'une voix mal assurée la prière suivante : « Souverain dispensateur des biens et des maux, daigne jeter un regard de pitié sur la malheureuse Glorianna ; privée de tout soutien, elle ne peut plus attendre de consolation que de toi seul : seule dans la nature, sans ami, sans protecteur, où dirigerai-je mes pas errans ? Hélas ! mon seul appui m'est ravi, ma mère, étendue froide et sans vie à mes yeux, réclame de moi le dernier devoir de l'amour et de la reconnaissance : comment pourrai-je ac-

complir seule ce devoir sacré, et déposer dans le sein de la terre ces restes honorés? Donne-moi, ô grand Dieu, le courage d'accomplir cette tâche pénible, remplis mon âme de toute la force dont j'ai besoin pour donner seule la sépulture à celle que j'adorai tant qu'elle vécût, que j'aime encore, quoiqu'il ne m'en reste qu'un cadavre glacé par la mort : ces yeux, jadis si beaux, se sont fermés à jamais, ils ne me souriront plus ; ces lèvres livides ne feront plus entendre les éloges qu'elle aimait à prodiguer à sa fille chérie. »

Après cette prière, Glorianna sentit ses esprits se ranimer ; à la lumière vacillante de la lampe, elle plaça les mains froides de sa mère sur sa couche, elle les baigna de ses larmes, et attendit le jour dans une situation impossible à

décrire. —Enfin il arriva, le soleil brillait dans tout son éclat, les yeux seuls de la pauvre Glorianna le trouvaient sombre et sans lumière. — A peine l'aurore avait ouvert ses portes dorées, à peine elle répandait son éclat incertain sur la cime des montagnes, que l'orpheline essaya de sortir de sa chaumière solitaire, située au pied de ruines du palais jadis si beau de Tivoli. Elle parcourut le jardin dans une angoisse indescriptible: c'était là que sa piété avait souvent conduit sa mère, c'était dans ce lieu témoin de leur bonheur, que l'objet de sa douleur venait admirer, dans l'extase, les merveilles imposantes de la nature! Elle avait planté elle-même les fleurs qui entouraient ce banc, et les arbrisseaux qui l'ombrageaient de leurs rameaux enlacés.

« Hélas ! s'écria-t-elle, en se précipitant sur ce banc couvert de mousse, c'est ici qu'elle me parla si souvent, c'est sur ce tertre que ma mère nourrissait mon âme de ces principes qui doivent me diriger dans ce monde dont elle me frayait les sentiers difficiles avec tant de tendresse. Chaque fleur qui mêle son parfum à l'air que je respire, me rappelle ma perte ; chaque oiseau qui gazouille auprès de sa compagne, semble, dans ses accens plaintifs, lui raconter mon malheur ; le ruisseau qui murmure, semble couler à l'unisson de mes larmes ; les perles qui tremblent sur la feuille verdoyante, paraissent vouloir se mêler aux pleurs qui tombent en torrent de mes yeux ! »

Ces réflexions mélancoliques lui firent un instant perdre de vue le

dernier devoir à rendre à sa mère ; elle oubliait qu'aucune terre sacrée ne renfermait encore ses restes honorés : réveillée par cette dernière réflexion, et sentant la nécessité de se hâter, elle se leva remplie d'une force surnaturelle, et résolut d'aller à un village peu distant de celui qu'elle habitait, et de raconter son infortune au curé. «Mais, s'écria-t-elle, le cœur de l'homme est-il donc plus rempli de bonté que cette Providence qui m'a donné au milieu d'un aussi affreux malheur, une force dont je ne me serais jamais crue capable ? » et ses larmes inondèrent de nouveau son visage ; elles se mêlaient à la rosée du matin qui tombait du ciel. « Les anges, s'écria Glorianna, pleureraient-ils avec moi la perte cruelle que je viens de faire, ou plutôt verse-

raient-ils des larmes de joie en recevant ma mère bien-aimée dans les régions célestes ; ne prouverai-je à cette mère tout mon amour et ma vénération qu'en me laissant abattre par la douleur, et ne dois-je pas supporter l'infortune avec cette résignation dont elle m'a si souvent donné l'exemple ? » A ces mots elle se leva précipitamment, vola au jardin, cueillit les fleurs les plus belles et dont le parfum plaisait le plus à sa mère ; elle les répandit avec soin sur sa couche, elle étendit la lavande sur ses joues, elle lui posa sur la tête une couronne de jasmin : mais, malgré tous ses efforts, ses larmes brillaient sur les feuilles ; dans son égarement, elle saisit ces mains qui l'avaient si souvent pressée ; puis tout à coup elle les laissa retomber sur cette

couche où l'objet de sa douleur dormait d'un sommeil éternel.

La nuit arriva, et Glorianna était encore seule, et rien n'avait encore été fait pour l'accomplissement de ce devoir que seule elle pourrait remplir. Lorsque le son de la cloche annonça le retour de minuit, son chagrin redoubla et elle s'adressa de nouveau au ciel pour le prier de ranimer ses esprits abattus. Enfin, épuisée par la fatigue et la douleur, elle s'endormit : pendant ce court intervalle apporté à ses maux, elle vit en songe sa mère assise à ses côtés ; elle crut entendre sortir de sa bouche les paroles suivantes : « Lève-toi, ô ma fille ! sors de ton abattement et contemple ta mère libre de toute affliction, ne regrettant plus rien que de t'avoir quittée. Je suis assise sur un banc de mousse se-

mée de fleurs ; je suis entourée d'une troupe radieuse d'anges ; une musique céleste flotte sans cesse à mes oreilles. Eveille-toi, ô mon enfant ! de ce rêve de désespoir ; l'esprit de ta mère veille autour de toi, avec autant de sollicitude que lorsque tu pouvais la serrer dans tes bras ; mets ta confiance dans la Providence, ne t'écarte pas du sentier de la vertu, et tu auras tout à espérer et rien à craindre. »

A peine eût-elle achevé, qu'elle traversa les airs portée sur des ailes légères, et laissa Glorianna ravie de cette vision céleste. Celle-ci s'éveilla résolue d'obéir à cet ordre du ciel. La lampe s'était éteinte, une obscurité profonde régnait dans la chambre, mais l'orpheline se sentit ranimée par l'espoir que sa mère était toujours témoin de ses ac-

tions, et qu'elle présidait à sa destinée. Elle promit de suivre ses conseils, et attendit le jour dans un calme qu'elle n'avait pas encore éprouvé depuis qu'elle avait vu sa mère s'éteindre dans ses bras : elle se prosterna sur la terre glacée, remercia le ciel, et implora de nouveau sa protection.

Le seul domestique qu'eut auprès d'elle madame Drelincourt, était en voyage lorsque la mort enleva celle-ci. Albert était le confident de toutes les peines qui depuis tant d'années avaient troublé l'esprit d'une maîtresse à laquelle il avait voué un attachement sans bornes : il avait soigné ses jours chancelans avec une tendresse et un respect dont l'esprit le plus cultivé se serait fait honneur. Il vit les grâces naissantes de Glorianna, et avait prit la résolution, si le ciel

lui enlevait sa vertueuse maîtresse, de ne jamais abandonner sa fille. Quoique courbé par l'âge, et affaibli par les infirmités, il avait sollicité de Mme Drelincourt la permission de visiter un parent éloigné qui venait d'échapper aux horreurs de la guerre civile; ce parent lui avait-on dit, était riche, et comme la fortune de celle qu'il servait avait éprouvé un choc terrible, il voulait saisir cette occasion de payer les bienfaits qu'elle lui avait si souvent prodigués. Plein de son dessein et sans confier à personne sa noble intention, il avait laissé sa maîtresse et Glorianna avec l'espoir d'améliorer leur sort. Ce voyage employa plus de temps qu'il ne l'avait pensé.

Glorianna achevait à peine sa prière du matin, lorsqu'Albert frappa doucement à la porte, dans

la crainte de troubler le repos de sa maîtresse, dont la santé commençait à décliner lors de son départ de Tivoli.

Je n'essayerai pas de peindre l'effet que produisit sur le cœur affligé de Glorianna le bruit des pas du seul ami qui lui restait au monde; elle se précipita vers la porte et lui montra leur malheur commun. Pâle, tremblant et interdit, Albert s'écria : « Chère et infortunée maîtresse! quel sort maintenant vous est réservé? pourquoi ai-je vécu pour voir ce jour affreux?..... Quels nouveaux malheurs vous attendent.... votre père.... — Mon père, dit Glorianna, existe-t-il? — Oui, ma jeune maîtresse... mais dans quel état... il m'est impossible de le décrire. — Conduisez-moi vers lui, s'écria cette fille

impatiente. — Quoi! dit Albert, en lui montrant le corps inanimé de madame Drelincourt, et laisser ainsi votre mère! »

Glorianna recula de quelques pas, et couvrit sa figure de ses mains : « Non, dit-elle, nous le remplirons, ce dernier, ce pénible devoir, et lorsqu'il sera accompli, nous partirons vers mon père. — Oui, dit Albert, j'entreprendrai de vous conduire en sa présence, j'irai même, s'il le faut, avec vous, jusqu'aux portes de la mort, pour visiter ce père que j'ai appris à révérer. »

Après Dieu, le bon Albert avait été la joie et l'unique consolation de Mme Drelincourt. Il avait abandonné pour elle toutes ses habitudes; il avait quitté le monde pour suivre sa fortune, dans cette solitude où elle avait fixé sa de-

meure : Glorianna avait appris à le considérer avec respect. Il espérait que les forces de Mme Drelincourt seraient ranimées par la conviction que son mari existait encore ; mais à peine l'infortunée eût-elle été privée de la présence d'Albert, que ses facultés et tout son courage commencèrent à l'abandonner, et qu'elle sentit plus que jamais son isolement : sa fille était trop jeune pour participer à toutes ses peines. Albert avait été témoin de ses malheurs, elle ne pouvait goûter qu'avec lui seul la consolation de verser dans un sein ami tout le sentiment de ses maux. Il avait vécu avec son père et avait vu son union avec l'homme le plus aimable et le plus accompli de son temps. Le premier, il avait guidé les pas de Glorianna d'un appar-

tement à l'autre, lorsque ses pieds encore enfantins, commençaient à essayer leur force; enfin il avait fui avec madame Drelincourt, pour éviter les persécutions de son mari. Honnête, franc et généreux dans toutes ses actions, Albert était considéré par sa maîtresse comme un ami. Il ne paraîtra pas étonnant que cette aimable femme ait ressenti aussi vivement sa perte. Depuis son départ, madame Drelincourt, appuyée sur le bras de sa fille, avait souvent rempli l'air de ses soupirs.

Pour soulager ce cœur dévoré par le chagrin, Glorianna employait tous les moyens que lui suggérait sa tendresse. Elle la charmait par mille grâces enfantines, elle étudiait chaque regard et prévenait chaque souhait de sa mère.

Les quatre derniers jours de sa maladie, elle la veilla avec toute la sollicitude de la tendresse filiale, tandis que son cœur déchiré suppliait le ciel de conserver sa mère au moins jusqu'au retour d'Albert. Mais hélas! l'heure de sa fin était arrivée; rien ne put la reculer. Glorianna ne pût qu'avec peine convaincre Albert qu'elle n'était plus. Plus il la fixait et plus il paraissait douter : de grosses larmes coulaient sur ses joues en considérant le cadavre livide de madame Drelincourt. « Albert, dit Glorianna, avant votre arrivée j'eus la pensée de remplir seule ce triste devoir envers celle que j'adorais; mais maintenant vous m'aiderez. »

Dans le silence de la nuit, tandis que la nature tout entière était ensevelie dans un profond repos, Albert ouvrit doucement la porte de

la chaumière et sortit portant une bêche et une pioche : il creusa une fosse à l'extrémité du jardin, et précisément à l'heure de minuit, les restes honorés de madame Drelincourt furent confiés à la mère commune. Glorianna fit, du fond de son cœur, une dernière prière sur cette terre sanctifiéepar les cendres de cette créature angélique. Ils retournèrent au parloir à pas lents et silencieux, et passèrent le reste de la nuit en prières. A la pointe du jour, Glorianna retourna vers la dernière demeure de sa mère ; elle y planta un cyprès dont elle trempa les feuilles de ses larmes, dans l'espoir qu'elles atteindraient jusqu'à l'asile sacré qu'habitait son âme.

Il lui restait à remplir une tâche bien pénible : Albert avait dit à Glorianna que son père vivait et

qu'il était dans la misère ; elle avait promis de le suivre vers ce père, mais elle sentait que le lieu où elle avait vécu si long-temps était pour elle le plus beau de la terre. Les tours sévères du château qui s'élevaient avec orgueil au-dessus de l'humble chaumière qui avait servi d'abri à sa mère, inspiraient un respect religieux, et lui disaient que cet édifice offrait plus de magnificence que toute notre architecture moderne. Ces rocs escarpés, ces peupliers qui mêlaient leur ombrage à celui du chêne et de l'orme, avaient aux yeux de Glorianna une grâce et une majesté incomparable. Elle doutait que d'autres lieux pussent l'emporter sur la splendeur de ces ruines célèbres élevées depuis plusieurs siècles, et qui rappellent le temps des empereurs romains.

Le savant Pline, lui-même, avait souvent erré à l'ombre de ces arbres, au milieu de ces cascades, formées par un torrent dont les eaux limpides tombent et bondissent en écumant. C'est peut-être dans ces lieux qu'il acquit ce goût exquis, cette énergie et cette élégance tant admirée dans ses ouvrages. Le souvenir seul de son nom remplit l'âme la moins sensible des plus douces émotions. Madame Drelincourt avait souvent contemplé avec délices ces scènes enivrantes; sa fille traversait ces bois avec une égale émotion, et, le cœur palpitant, elle pressait chaque fleur sur son sein.

Le quatrième jour après la mort de sa mère, le soleil se leva plus radieux et plus éclatant que jamais; la nature semblait parée de tous ses charmes; Albert frappa à

la porte de Glorianna, et lui dit qu'il était prêt à partir. « Ne dois-je jamais revoir ces lieux? lui dit-elle. —Peut-être jamais, ma belle maîtresse : mais cessez de pleurer celle qui n'est plus; que celui qui vous reste occupe toutes vos pensées : votre père existe ! » Le ton dont il prononça ces paroles avait quelque chose de solennel et de mélancolique; Glorianna n'osa pas répliquer ni exprimer le désir de rester dans cette solitude qu'elle avait habitée si long-temps et qui était pour elle le paradis; mais elle s'efforça de cacher le trouble de son âme, et se décida à dire un dernier adieu à la terre qui renfermait sa mère. Elle descendit dans le jardin et marcha vers sa tombe; elle cueillit les fleurs les plus belles, en tressa une guirlande qu'elle suspendit d'un mur à l'autre, et traça

avec un crayon les lignes suivantes : «Etranger, qui que tu sois, qui erres dans ces lieux, respecte cette terre devenue sacrée par les restes de la meilleure des mères : tu y seras conduit par le doux parfum des plus belles fleurs ; marche légèrement, tu foules les dépouilles d'un ange ! »

Epuisée, elle s'assit sur un banc de mousse qui était ombragé par les branches étendues d'un cyprès qui semblait planté par les mains de la nature pour dérober les pleurs d'une vierge à l'œil curieux des hommes qu'elle connaissait à peine : là, elle donna pendant quelque temps un libre cours à sa douleur. Albert, qui avait tout préparé pour le départ, vint lui rappeler sa promesse : « Je suis prêt, dit le bon vieillard dont les joues étaient baignées de larmes, à vous

conduire vers votre père. — Ne puis-je vous demander où il est ? dit Glorianna. — Non, reprit Albert, quoique ses chagrins doivent pénétrer votre cœur. » La jeune infortunée se sentit transportée du plus noble enthousiasme ; elle brûlait de partir, mais elle se souvint qu'elle avait reçu des témoignages d'intérêt de la part du curé du village, et crut de son devoir d'aller lui faire ses adieux. Elle s'achemina vers cet excellent homme, qui reçut la belle affligée avec sa bonté ordinaire : il était absent lorsqu'elle éprouva son dernier malheur, sans quoi il n'aurait pas manqué d'aller lui porter ses consolations. Ce bon vieillard avait souvent visité la mère de Glorianna ; il avait raffermi son courage lorsqu'elle était venue habiter cette chaumière ; il lui avait donné

ses conseils en médecine durant les nombreuses années pendant lesquelles sa santé déclinait de plus en plus; mais, comme l'a dit Shakespeare : « Que peuvent les secours de l'art, contre les maux de l'âme ? »

Tous les soins furent vains; madame Drelincourt était condamnée à mourir victime de la persécution et de la calomnie. Dans les premières années de sa vie, elle occupait un rang élevé dans le monde; elle avait fait l'ornement des cercles à la mode; les grâces de son esprit se peignaient sur sa figure; la nature avait été prodigue de ses dons envers elle; elle n'avait qu'à paraître pour être adorée; les charmes de sa personne joints aux talens aimables dont elle était ornée, lui attiraient tous les cœurs; si elle eût vécu du temps d'Ho-

mère il aurait dit d'elle ce qu'il dit d'Hélène : « Quel assemblage séduisant de grâces et de majesté! Elle ressemble à une déesse, sa démarche est celle d'une reine; mais dieux! éloignez de nous cette enchanteresse; sauvez les mortels du pouvoir terrible de ses yeux! »

La visite de Glorianna au curé employa quelque temps; ce temps parut bien long à Albert; il lui tardait de partir, et quoiqu'il applaudît à la conduite de Glorianna, il sentait la nécessité de l'éloigner promptement des lieux où elle laissait sa mère, et craignait de ne pouvoir pas arriver à la fin du jour au lieu où il se proposait de s'arrêter.

Lorsque notre âme est affaissée sous le poids de la douleur, et que les chemins du cœur sont ouverts aux douces impressions de

l'amitié, la voix de cette noble passion nous soutient et nous console : c'est avec raison que les sages et les plus grands philosophes la regardent comme le lien le plus fort qui unisse les hommes dans la société civilisée. Glorianna éprouva en faveur de l'excellent curé cette douce impulsion qu'avait si bien connue sa mère ; elle se fût accusée de la plus grande ingratitude en partant sans prendre congé de lui. C'était un de ces êtres privilégiés qui honorent le caractère dont ils sont revêtus. Il possédait au plus haut degré cette sensibilité qu'on ne saurait dépeindre, et dont le ciel a jeté les racines dans toutes les âmes réellement élevées. Il avait cultivé l'amitié de madame Drelincourt ; son attachement pour elle n'avait rien de

ce sentiment qui, dans le monde, s'exprime par des paroles douces et flatteuses, et qui cache la haine et la perfidie; il sentait l'amitié dans toute sa pureté : toujours prêt à répondre à l'appel du malheur, les consolations qu'il prodiguait aux infortunés ressemblaient à la chaleur vivifiante du soleil du printemps; il voyait, pleurait et sentait les peines de tous; jamais un être souffrant ne s'était présenté en vain sur le seuil de sa porte. La vertu remplissait son âme; l'humanité et la douleur étaient emprcintes sur son front, la persuasion coulait de ses lèvres; la grâce, la candeur et la paix brillaient dans ses yeux; la charité accompagnait ses pas; une telle âme avait dû trouver un accès facile dans le cœur de madame Drelincourt, dont le carac-

tère offrait l'assemblage des mêmes vertus. « Le riche, disait le vieillard, n'a pas besoin d'amis ; c'est au pauvre et à celui qui souffre que nous devons nos consolations. » De tels principes étaient tellement en harmonie avec les sensations de la mère de Glorianna, qu'elle avait contracté pour cet excellent homme un attachement mêlé de respect.

Notre orpheline avait été élevée à penser profondément ; elle réfléchit à l'amertume de sa situation, mais sans se laisser abattre, et en confiant son sort à venir à la Providence. Le bon curé connaissait la modicité de sa fortune ; il sût, sans offenser son amour-propre ni blesser sa délicatesse, lui faire accepter le fruit de ses épargnes. La chaumière de sa mère avait été meublée avec le soin le

plus minutieux : des livres, l'abondance, la vertu et la bénédiction céleste y brillaient aussitôt qu'on en touchait le seuil ; la bibliothèque, acquise dans des temps plus heureux, était trop volumineuse pour être emportée ; le bon curé se chargea donc de la conserver. Notre belle infortunée lui dit adieu ; une larme de sympathie brilla sur la joue du vieillard en lui pressant doucement la main ; Glorianna s'éloigna.

La route qu'elle devait suivre était entrecoupée de rocs et de nombreuses masses de montagnes. La sérénité du jour l'aurait, dans tout autre temps, engagée à admirer les vues intéressantes de la vallée qu'elle quittait, et dans laquelle elle avait passé son enfance. Arrivée à quelque distance, elle s'assit sur un tertre pour jeter un

dernier regard de deuil et de tristesse sur cette scène chérie. Albert s'approcha : il partageait son émotion et sentait qu'il pourrait se passer bien du temps avant que ses yeux puissent se repaître de ce spectacle délicieux. Un rayon d'espoir vint réchauffer le cœur de Glorianna, elle pouvait trouver son père ; elle pourrait consacrer ses jours à consoler et à soutenir sa vieillesse ! La nature était parée de ses plus riches couleurs ; la main d'un Dieu brillait avec éclat sur chaque fleur et sur chaque arbrisseau ; les chantres des airs élevaient leurs voix avec reconnaissance vers le trône céleste ; le cœur de Glorianna se mêlait à leurs louanges.

Ses pieds délicats avaient traversé les rocs ; le soleil s'enfonçait dans un horizon lointain : épuisée

de fatigue, elle demanda à Albert à se reposer quelques instans sur une pointe de roc couverte de mousse, au-dessus de laquelle s'élevaient avec un orgueil majestueux, les tours des Alpes couronnées par les nuages. Ils étaient assis depuis quelque temps, lorsque la plus douce mélodie vint frapper leurs oreilles, les tons agréablement modulés semblaient flotter dans l'air avec une langueur mélancolique; on les eut pris pour les accords d'Orphée, ou pour les notes de la flûte de Maria de Sterne. « D'où partent ces doux accords? dit Glorianna à Albert; ce ne sont pas ceux d'un berger ordinaire; tant de douceur et d'harmonie ne peuvent provenir d'une imagination inculte. — Non, dit Albert, celui qui fait entendre ces sons est le fils de la dame chez

laquelle nous passerons la nuit. »
L'espoir de se reposer réjouit l'esprit de Glorianna ; elle sentit une vigueur nouvelle, et pria Albert de continuer. Après une heure de marche, ils arrivèrent à une chaumière élégante entourée de bois, dans une vallée qui avait été jusque-là cachée à leurs yeux par la hauteur des montagnes à travers lesquelles passait leur route. Glorianna, encouragée par le bon Albert, avait oublié sa fatigue, lorsque cette simple habitation s'offrit à sa vue. Une dame la reçut à la porte de la chaumière, et lui fit le compliment de bienvenue avec une grâce mêlée de dignité. L'élégance de ses manières et sa douceur lui gagnèrent aussitôt le cœur de la belle voyageuse, qui, pour la première fois de sa vie, voyait une étrangère et con-

versait avec elle. Il est vrai que cette dame avait quelque ressemblance avec sa mère. Les sons qui avaient excité en elle des sensations à la fois si pénibles et si douces, vibraient encore à son oreille; ce n'était pas la simple curiosité qui la portait à désirer de voir celui qui avait produit cette mélodie; mais cet accord de l'âme qui unit les caractères tendres et sympathiques. A peine Glorianna était-elle assise, qu'un jeune homme, beau comme Apollon, entra : elle se leva pour faire le salut d'usage au fils de l'hôtesse, qui lui fût présenté en cette qualité, et qui, d'une voix mal assurée, essaya de lui exprimer le plaisir qu'il éprouvait de la voir habiter leur demeure. Glorianna, d'un ton mêlé de crainte et de respect, s'efforça de le remercier

et lui dit qu'elle était redevable de leur connaissance au bon Albert, qui avait entrepris de la conduire vers son père. A ce nom révéré elle fondit en larmes. Madame Lenoir, voyant l'agitation de sa jeune amie, la conduisit à l'appartement préparé pour la recevoir. Cette famille était connue depuis long-temps de madame Drelincourt, mais elle ignorait que son habitation fût si proche de la sienne : Albert avait fait cette découverte en revenant de son voyage. Léopold, le fils de madame Lenoir, avait passé quelque temps dans un village voisin de celui où vivait madame Drelincourt; il avait entendu vanter la beauté de Glorianna; il en avait souvent entretenu sa mère, qui ignorait le rang de madame Drelincourt, quoiqu'elles fussent

parentes et que leur situation fût la même sous plusieurs rapports; mais la mère de Glorianna avait pris différens noms. Elle et madame Lenoir avaient toutes deux été arrachées à leur patrie et à leurs parens par la plus odieuse perfidie; toutes deux avaient élevé leurs enfans dans la solitude. Madame Drelincourt avait passé un grand nombre d'années à Tivoli avant l'arrivée de madame Lenoir. Celle-ci avait reconnu Albert, lorsque revenant de son voyage il était entré dans sa demeure et lui avait humblement demandé la permission d'y passer la nuit; elle le chargea alors d'une commission pour sa maîtresse et lui faisait demander en même temps la permission d'aller la visiter avec son fils. La mort inattendue de madame Drelincourt empêcha Al-

bert de donner ce message, et l'état déchirant dans lequel il trouva Glorianna, lui fit juger qu'il était prudent de ne pas faire mention de sa découverte, et que d'ailleurs l'espoir de voir son père convenait plus à la situation de sa belle maîtresse que la connaissance d'étrangers, quoiqu'alliés de sa famille. La vie retirée qu'avait menée Albert lui avait donné un caractère taciturne, qui expliquera peut-être beaucoup mieux son silence que toute autre excuse : il pleurait, soupirait et sentait pour tous. Lorsque sa jeune maîtresse se fût retirée, il donna un libre cours à ses chagrins en racontant la situation abandonnée de l'aimable Glorianna : ce récit affligea madame Lenoir et particulièrement son fils, car ils se sentaient dans l'impossibilité de lui procurer aucun se-

cours. Quand l'heure de se séparer fût venue, tous deux de la manière la plus franche souhaitèrent une bonne nuit à Albert, et chacun se retira à son appartement.

Glorianna seule se livra à la mélancolie qui était le principal aliment de son âme; elle repassait dans son esprit le silence qu'Albert exigeait d'elle relativement à son père; le vif désir qu'elle avait de connaître ses malheurs, et les dernières paroles de sa mère, étaient profondément gravés dans son cœur; le sommeil avait fui de ses yeux, elle réfléchissait aux événemens de la journée. Ses premiers ans s'étaient écoulés dans une paix non interrompue, au milieu des embrassemens d'une mère tendre et indulgente de qui elle tenait son éducation; elle trouvait sa récompense dans l'ac-

complissement de ses devoirs. Glorianna savait qu'elle était d'une noble origine ; que dans la fraîcheur de la jeunesse les qualités de sa mère lui avaient attiré un grand nombre d'amis : mais pourquoi avait-elle quitté ce monde qu'elle était née pour embellir ? — Glorianna l'ignorait : elle ignorait également les souffrances de son père et ce qui les avait causées.

Lorsque les premiers rayons du soleil levant commencèrent à dorer la cime des montagnes, Glorianna retourna au parloir pour déjeuner; madame Lenoir, son fils et Albert y étaient deja réunis. Après les salutations d'usage, dans lesquelles Léopold laissa paraître la plus vive émotion, Albert demanda à sa belle maîtresse si elle était suffisamment remise des fatigues du jour précédent pour continuer son voyage. Elle y consentit.

Après un repas court et frugal, elle se disposa, non sans quelque répugnance, à prendre congé de ses nouveaux amis, dont elle avait reçu un accueil si franc et si aimable. Ils passaient le seuil de la porte, lorsque tout à coup l'horizon se couvrit de nuages noirs qui s'épaississaient de plus en plus. De violens coups de tonnerre se répétaient de rocher en rocher, tandis que la lumière blanchâtre des éclairs qui se succédaient avec rapidité, semblaient se chasser les uns les autres à travers la vallée, qui paraissait trembler de la fureur des élémens déchaînés. Cette scène inattendue força Glorianna à reprendre son siége, quoiqu'elle eût le désir de se remettre en marche. Madame Lenoir, pénétrant la situation de son esprit, lui dit : « J'essayerais bien volontiers de

calmer les angoisses auxquelles je vois que votre âme est en proie ; mais comme vous, enfant de la douleur, je me sens bien au-dessous de cette tâche, quoique la plus tendre sympathie me porte au besoin d'adoucir vos maux. Cependant, le récit de peines semblables aux vôtres, diminuerait peut-être le poids de celles que vous avez éprouvées vous-même.

» J'ai depuis long-temps renoncé à tout commerce avec le monde ; depuis long-temps je suis confinée dans cette vallée que je désirerais ne jamais quitter, si je n'avais un fils à qui il reste encore à se frayer un chemin. C'est ici que j'ai appris à connaître la valeur véritable de la vie, j'ai retiré les plus grands avantages de mon éloignement de ce monde que je n'admirai jamais, où mille objets frivoles se

présentaient sans cesse à ma vue, détournaient mon esprit de son auteur, et le remplissaient d'idées vagues et incohérentes. Dans cette humble demeure, j'ai appris à penser par moi-même; aucun objet extérieur n'a encore troublé la tranquillité dont je jouis depuis long-temps. Je remercie le ciel d'avoir rendu mon esprit à toute sa force et à sa vigueur première; je contemple avec admiration et respect le noble ouvrage d'une main toute-puissante; aucune illusion vaine, aucune poursuite frivole, aucun orgueil démesuré n'occupent mon âme; le présent m'offre le bonheur et la paix, le passé ne me paraît qu'un chaos insignifiant. »

Glorianna croyait entendre sa mère; les sentimens de madame Lenoir imprimaient à son esprit

ce respect qu'elle avait toujours eu pour celle dont elle était à jamais privée.

Le silence régna entr'elles deux pendant quelques instans : enfin Gloriana pria modestement madame Lenoir de lui faire le récit de son histoire ; elle craignait que cette demande lui parût indiscrète ; mais cette dame consentit obligeamment à la satisfaire, et commença ainsi la lecture des événemens de sa vie, qu'elle avait tracés elle-même sur le papier, pour être transmis à son fils Léopold.

CHAPITRE II.

Mémoires de madame Lenoir.

« Mes aïeux dès long-temps paraissent avoir été réservés aux plus grands malheurs ; l'infortune a été pendant des années l'héritage de la postérité de Conradin de Souabe, qui succomba sans défense victime de la superstition des temps auxquels il vécut. Conradin était petit-fils de Frédéric II d'Allemagne, qui fut excommunié par le pape Innocent IV. Ce jeune homme, héritier présomptif du monarque défunt, était alors en Allemagne : mais l'inimitié que le pape avait pour sa famille, lui fit concevoir le dessein de placer la couronne

sur la tête de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis.

» Manfroy, fils naturel de Frédéric, lorsqu'il apprit la mort de son père, se croyant sûr de l'appui du pape, fit valoir ses prétentions à la couronne de Sicile et de Naples. Le pape était loin de s'opposer à cette innovation ; il sentait que cette division diminuerait considérablement le pouvoir des empereurs allemands.

»Charles, prince d'Anjou, quitta la France rempli des espérances les plus flatteuses que le pape lui avait fait concevoir, et bien monté en troupes et pourvu d'argent. Il rencontra Manfroy dans les plaines de la Lombardie, et remporta sur lui une victoire qui eût honoré une cause plus glorieuse. Enflé du succès, il marcha vers Rome, où il fût couronné par le

pape avec la plus grande pompe et la plus grande solennité.

» Pendant ce temps, le jeune Conradin, qui était en Allemagne, encouragé par quelques amis de sa famille, s'avança vers l'Italie, accompagné de son cousin le jeune duc d'Austrie. Ces deux princes furent suivis par une armée courageuse et dévouée ; la fleur de la noblesse allemande s'était rangée sous les drapeaux du jeune héros que ses qualités leur rendaient doublement cher. Les princes de Bavière avaient promis de soutenir les droits de Conradin au trône ; mais comme celui-ci était impatient de déployer les talens militaires qu'il possédait, il traversa les Alpes par le Tyrol, seulement avec la moitié de son armée. Arrivé à Rome, il y fut reçu avec les démonstrations de la joie

la plus vive; mais le pape, implacable dans sa haine, commença par excommunier le jeune homme. Gonradin, soutenu par le peuple, qui était le fondement le plus sûr de ses droits, continua sa marche contre Charles, qui le battit et le fit prisonnier, avec son cousin le duc d'Austrie.

» Les droits de la guerre furent exercés à l'égard de ces deux jeunes princes de la manière la plus cruelle; ils furent traités comme les criminels les plus vils, et après avoir été tenus quelque temps dans une étroite prison, réservée aux malfaiteurs coupables des délits le plus odieux, on leur lût une espèce de sentence qui les condamnait à mort. On avait choisi pour les juger des gens de la lie du peuple. Lorsque celui qui présidait ce tribunal prononça la condamna-

tion, Conradin l'interrompit et lui demanda qui lui avait donné le droit de condamner son souverain à mort ? Il répondit avec un sourire ironique que c'était son maître. — Je n'en ai qu'un, qui est Dieu, dit le jeune homme, et jamais il ne t'a donné de tels pouvoirs ?

» A peine la sentence fut-elle prononcée, qu'ils furent conduits avec ignominie à travers les rues de Rome, jusqu'à une chapelle tendue de noir, où ils entendirent prêcher un sermon pour le salut de leurs âmes : de cette chapelle on les mena au lieu du supplice. Leur jeunesse, leur beauté, leur naissance, leurs malheurs et leur innocence, excitèrent la compassion d'une multitude immense qui s'était réunie autour de l'échafaud, dans l'es-

pérance de les sauver. Charles et la reine seuls demeurèrent innaccessibles à la pitié; ils les virent sans émotion porter leurs têtes sur le fatal billot; ils se tenaient la main; tous deux étaient vêtus de velours cramoisi. Conradin adressa à Charles un discours peu long, mais plein d'éloquence, et protesta au peuple de son respect pour le saint siége et de la légitimité de ses droits à la couronne de Sicile.

» Une femme au milieu de la foule n'avait fixé les regards de personne; c'était la belle, l'infortunée Jacqueline, compagne ignorée des malheurs de Conradin; leur union n'était connue que du jeune duc d'Austrie qui en avait été le témoin. Lorsque Conradin pensa à elle, toutes ses affections se tournèrent de nouveau vers ce

monde qu'il allait quitter ; une pâleur mortelle couvrit son visage, sa voix devient tremblante et ce courage si mâle l'abandonna ; il ne put exprimer tout ce qu'il éprouvait, il craignait de trahir sa bien-aimée et de lui faire partager son sort : il ne regrettait la couronne que parce qu'il était privé du bonheur de la déposer sur la tête de Jacqueline. Il avait laissé en Allemagne cette intéressante princesse, que son amour avait conduite en Italie contre le vœu de son époux. A son arrivée elle avait appris son emprisonnement et sa condamnation presque en même temps : la ferveur de ses prières pour le contempler encore une fois avant sa mort, ne fut pas vaine. Elle avait suivi la foule, avec toute la force que la faiblesse de sa

constitution et l'état pénible de son âme lui laissaient ; elle sentait que si elle était découverte, elle exposait l'enfant qu'elle portait dans son sein au sort cruel de son père ; mais la tendresse pour son époux surpassa la prudence, et elle arriva au pied de l'échafaud qui devait la séparer de lui pour toujours. A cette idée ses genoux chancelèrent, et elle tomba prosternée sur la terre.

» Conradin à ce spectacle éprouva des angoisses mille fois plus terribles que la mort même. Jacqueline tenait ses yeux fixés sur lui ; elle vit le sang s'élancer de ce cou admirable au moment où l'exécuteur tînt la tête à la vue du public : un sang glacé souillait ses longues tresses dorées. Ciel ! s'écria-t-elle, protège-moi, conserve mon enfant pour venger la mort de son père.

» Le duc d'Austrie fut exécuté le premier ; au moment où il tenait sa tête sur le billot, Conradin l'embrassa avec tendresse. Ce dernier avait donné son gant et son anneau à Henry, comte de Walbourg, en le priant de raconter la cruauté de leur sort à ses cousins d'Aragon et de Bavière, et même de venger leur mort : il voulait aussi lui laisser comme legs le soin de protéger l'infortunée Jacqueline ; mais en appréhendant les conséquences, il espéra, par le secret de leur mariage, qu'elle échapperait à ces temps de fureur, et que l'infortuné fruit de leur amour pourrait ressaisir un jour le sceptre de ses pères.

» Peu d'heures après cette séparation, Jacqueline mit au monde une fille à qui elle donna son nom avec son dernier soupir, la laissant

aux soins d'un serviteur fidèle qui l'avait suivie en Italie ; ce domestique la plaça chez ses parens. Cette fille, née dans la misère, élevée dans l'obscurité, survécut aux persécutions de ce siècle féroce ; elle ignorait que ses parens eussent été renversés du trône le plus brillant de l'univers, et quelles circonstances avaient accompagné leur mort. Ceux même chez qui elle était placée, n'avaient aucune connaissance de son illustre origine. La beauté de ses traits, et la dignité de son maintien fixèrent l'attention d'un Italien de la plus haute noblesse, qui sût, après le mariage, que le sang des rois coulait dans ses veines.

» Comme ce noble possédait de grands biens, il engagea insensiblement un parti considérable dans ses intérêts ou plutôt dans ceux

de sa femme. Toute l'Allemagne était dans la plus grande confusion, lorsque ce jeune homme et ceux qui l'accompagnaient traversèrent les Alpes et arrivèrent inopinément au moment où toute la cour était assemblée pour le couronnement d'un nouvel empereur, qui en avait pris de lui-même le nom sans en avoir le droit. A cette époque, les empereurs allemands étaient investis du titre, mais ils n'étaient guère que des ombres agissantes. Ce pays, épuisé par la guerre civile et la misère, semblait ne devoir jamais se relever de ses pertes, et ceux qui voulaient porter le fardeau de l'état, pouvaient se mettre à sa tête, pourvu qu'ils possédassent assez de fortune pour vivre avec magnificence, sans être à la charge du pays qu'ils étaient appelés à gouverner.

C'est dans cet état de choses que la dernière de cette illustre et malheureuse famille, qui avait longtemps possédé la couronne, se montra au milieu de la foule devant la place du marché d'Aix : au centre s'élevait un dais magnifique orné de draperies, poupre et or; au-dessous un trône sur lequel était assis le monarque revêtu de tous les ornemens impériaux, et tenant en main le sceptre du pouvoir. Le parti de Manfroy et de Jacqueline s'était considérablement diminué depuis qu'ils avaient quitté l'Italie, par les fatigues excessives causées par la chaleur de l'été, en traversant les Alpes. Manfroy, quoique désespéré par ses pertes, et sans considérer l'imprudence de sa démarche, s'approcha du monarque et lui ordonna de descendre de ce

trône qu'il venait d'usurper. « Reconnais les droits de cette belle affligée, dit l'époux de Jacqueline, elle est la dernière de cette famille qui a été si long-temps et si injustement persécutée. »

» Un discours aussi étrange éveilla l'attention des spectateurs enivrés de plaisirs, en contemplant la magnificence d'un prince qu'ils venaient de charger du fardeau de l'état. Le monarque, Anglais d'origine, ignorait la langue dans laquelle on le haranguait; mais lorsqu'il se fût fait expliquer ce que signifiait ce discours, il ordonna qu'on arrêtât les prétendans, et qu'on les jetât en prison. Jacqueline, abattue par la fatigue de son voyage, obéit sans résistance aux ordres de l'empereur; mais son époux, fier et bouillant, se révolta contre cet

acte d'injustice, et insista pour que cette restitution fût faite à la femme qu'il adorait. Si sa suite eût été plus nombreuse et plus brillante, il aurait pu parvenir peut-être à captiver l'attention de cette multitude stupide; mais il ne répandait pas assez d'éclat autour de lui, pour l'éblouir et la détourner de cette vaine pompe qui aveuglait ses regards.

» Tandis que l'air retentissait d'acclamations de joie, l'intéressante Jacqueline était renfermée dans un donjon obscur et solitaire, et l'époux qu'elle adorait fut condamné à être traîné dans les rues de la ville d'Aix, derrière une charrette, et dans cette position ignominieuse, flagellé jusqu'à la mort. Ceux qui l'avaient suivi, menacés du même sort, s'enfuirent et regagnèrent pénible-

ment les lieux qu'ils avaient quittés avec de si grandes espérances. On choisit des juges pour examiner la naissance de Jacqueline ; aussitôt qu'elle parut devant ce tribunal, des larmes s'échappèrent de tous les yeux. Sa taille haute et majestueuse, ses grâces et de grands yeux bruns frappaient d'un respect involontaire. Un silence religieux régna dans toute la cour lorsqu'elle entra ; ceux qui étaient soudoyés pour démentir ses prétentions, furent terrassés par la dignité de son maintien, la beauté de sa personne et la modestie de son langage. Elle assura d'une voix ferme qu'elle descendait de cette famille qui avait tant souffert de l'inimitié des papes ; qu'un manteau brodé, et portant les armoiries de ces ancêtres, avait fait découvrir à son

époux son illustre origine : ce manteau avait été envoyé avec elle en Sicile ; il avait été exécuté par l'ordre de la personne aux soins de laquelle elle avait été confiée , lorsque ses parens moururent victimes de la fureur populaire. Elle déclara que Manfroy, ce noble italien, était son époux , qu'il était aussi d'une naissance illustre , et qu'ils avaient été l'un et l'autre poussés à la démarche qu'ils venaient de faire par les sollicitations de quelques amis.

» La douceur de ses manières et la fermeté avec laquelle elle débita ces explications , portèrent dans l'âme des juges un sentiment qui leur était jusque-là inconnu. Ils avaient reçu l'ordre de la condamner à mort , mais ils n'en eurent pas l'affreux courage , et ils la firent reconduire à sa prison, où

elle fut confiée aux soins d'une personne de son sexe. Avant de sortir du tribunal, elle demanda qu'il lui fut permis de voir son époux; mais, ô barbarie horrible à retracer! le cadavre de Manfroy, glacé et couvert de sang, fut apporté dans son donjon. Cette vue la glaça d'épouvante : elle baisa ces joues décolorées, pressa contre son sein ces longs cheveux que le sang avait souillés; la pâleur de la mort se répandit sur son visage, elle tomba enfin sans mouvement sur cette image adorée. Ses gardes, plus accessibles à la pitié que leur maître, la tirèrent de cet état affreux et éloignèrent le cadavre de sa vue.

» Jacqueline ne revint à elle-même que pour se livrer au chagrin le plus violent, car avant d'avoir contemplé le corps de son époux en

lambeaux, elle ignorait encore toute l'étendue de ses malheurs; elle avait cru qu'il vivait encore pour partager son sort, et espérait quelque consolation de leur mélancolique entrevue : mais l'épée de la vengeance était tirée, la pitié avait fui de l'âme du monarque, et le cœur de Jacqueline était condamné à saigner sans cesse. Sa douleur fut un instant diminuée, car elle perdit la raison, et, semblable à sa mère infortunée, jusqu'à ce qu'elle ait donné le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein, elle oublia ou parut oublier que Manfroy était au nombre des morts; elle croyait souvent s'entretenir avec lui : mais lorsque ce moment fut passé, elle recouvra sa raison, et avec elle tout le sentiment de ses maux. « Non, s'écria-t-elle en contemplant l'innocente

créature à laquelle elle venait de donner la vie, je ne vivrai pas pour surveiller tes jeunes ans ; tu es condamné au destin orageux de ta malheureuse mère. » Ainsi qu'elle l'avait prédit, elle sentit bientôt la main de la mort s'appesantir sur elle. Le peu d'heures qu'elle vécût après son retour à la raison, elle les employa à écrire la lettre suivante, qui a été conservée dans notre famille comme un objet précieux, comme un monument de la barbarie des temps où elle vécut, et une preuve terrible de l'instabilité des grandeurs humaines.

» Jacqueline, sentant qu'elle était aux portes de l'éternité, demanda un ministre pour l'aider à ses derniers momens : cet homme pieux et plein de courage, fut introduit secrètement dans son ap-

partement, au milieu de la nuit et au péril même de sa vie. Etant entré dans l'obscure cellule de Jacqueline quelques instans avant son dernier soupir, il reçut de ses mains mourantes l'héritier d'un trône usurpé par le duc de..... ou plutôt par ce peuple qui avait illégitimement disposé du sceptre de l'infant Léopold. Cet enfant, seul héritage qu'elle laissât, pouvait un jour relever l'antique splendeur de sa famille, mais peut-être valait-il mieux lui laisser ignorer son origine et ses droits ; la connaissance des malheurs de ses parens pouvait l'engager à venger leur mort et le faire tomber aussi entre les mains de quelques tyrans farouches, qui lui ferait subir le même sort. Alors la main de la mort s'étendit sur cette malheureuse mère, qui n'é-

prouva d'autres regrets en quittant la vie, que celui de se séparer de l'objet de sa tendresse. «Je serais heureuse de mourir, disait-elle, et d'être délivrée des inquiétudes de ce monde, si ce n'était pour lui : le bonheur sur la terre n'est qu'une plante fragile, que le plus léger souffle peut renverser. Cet enfant, né dans l'infortune, unique héritage qu'il possède, sera sans doute aussi victime de la méchanceté qui a poursuivi ses ancêtres, dont les souffrances vivront après leur mort dans le souvenir de tous les hommes bons et vertueux. Aucune vue ambitieuse ne remplissait mon âme, lorsque je suivis Manfroy dans ces froides régions : le désir de posséder une couronne ne dominait pas mon cœur, le bonheur d'en orner le front de celui que j'ai-

mais enflammait seul mon courage... la plume tombe de ma main... mes yeux s'obscurcissent... la mort s'avance... ô mon Dieu ! recevez mon âme dans votre sein!... »

» Ainsi mourut cette princesse, née dans le malheur et nourrie dans l'adversité. »

Glorianna avait écouté jusque-là l'histoire des ancêtres de madame Lenoir; le sort de sa famille lui causa une émotion si vive, qu'elle tomba dans un évanouissement dont madame Lenoir eût beaucoup de peine à la retirer. Elle se reprocha de n'avoir pas prévu l'effet de ce triste récit sur le cœur de son aimable hôtesse. L'ayant placée sur un lit de repos, elle attendit avec la plus vive anxiété qu'elle eût repris ses sens. La sensibilité de Glorianna avait éprouvé un choc trop violent pour qu'il lui fût possible de se rétablir promptement.

Pendant ce temps, l'orage s'était dissipé; Albert, empressé de partir, hasarda de rappeler à sa maîtresse que le temps leur permettait de se remettre en route; mais Glorianna était hors d'état de quitter son aimable hôtesse à l'instant même; il fut donc convenu de nouveau qu'on passerait une seconde nuit à la chaumière, et que, si santé le lui permettait, on partirait le lendemain de bonne heure. Vers le soir, madame Lenoir la voyant un peu plus calme, lui proposa une petite promenade dans un endroit favori qui lui appartenait; mais Glorianna, malgré l'effet qu'avait produit sur elle le récit du matin, témoigna le désir d'en entendre la suite; madame Lenoir insista vivement pour ne pas reprendre son histoire, et Glorianna se soumit et la suivit à la promenade.

Madame Lenoir, dans l'espoir d'égayer sa jeune amie, la mena dans un lieu d'où l'œil découvrait le point de vue le plus agréable, et qui avait depuis long-temps contribué beaucoup à distraire ses ennuis. Combien de fois, dit-elle à notre héroïne, j'ai répété sur ce tertre ces vers de l'admirable poëte Cléanthe :

Maître de l'univers, père de la nature !
Dans le sentier que lui traça ta main,
Vois s'avancer ta créature !
Contemple-la, supportant sans murmure,
Et les peines de l'âme, et les coups du destin.

Elle avait nourri son esprit de la lecture des meilleurs auteurs, elle en citait avec grâce les passages les plus sublimes : Glorianna admirait son goût exquis ; mais elle s'étonnait de ce que madame Lenoir ne parlât jamais de Léopold, son fils adoptif. Pendant qu'elles

étaient assises, les mêmes sons qui l'avaient charmée déjà vinrent de nouveau frapper son oreille ; elle écoutait attentivement, lorsqu'elle aperçût Léopold à quelques pas de là ; il avait chassé toute la journée et n'avait pas paru à l'heure du dîner. L'élégance de son costume la frappa ; mais elle ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise, en remarquant qu'il tenait à la main une grande quantité de petits oiseaux qu'elle ne connaissait pas : lorsqu'elle l'eût prié de lui dire leur nom, elle apprit avec peine que c'était des allouettes, dont cette partie des Alpes était abondamment peuplée.

Il n'est peut-être pas inutile de donner à ceux qui n'ont jamais visité les Alpes, une légère idée de ces montagnes énormes qui séparent l'Italie de la Suisse. L'obser-

vateur placé sur leur sommet, peut à peine distinguer les différentes vallées qui semblent se cacher à ses yeux ; au fond de ces précipices sont construits des villages ; des rivières y prennent leur source ; des ponts de la plus élégante structure conduisent les voyageurs d'un roc à l'autre ; ici, un torrent roulant de rocher en rocher, jette la terreur dans l'âme par son mugissement lointain ; là, coule une onde limpide dont le murmure enchanteur éveille les plus douces émotions ; plus loin, le courant, devenu plus rapide, précipite les flots écumans sur des rocs amoncelés que le temps et les tempêtes ont enlevés au sol qui les vit naître ; ces obstacles semblent arrêter un instant l'impétuosité de ces eaux, qui s'irritent en bouillonnant. Des rochers de couleurs va-

riées s'élèvent au-dessus du cristal limpide ; les uns sont d'une couleur pourprée, d'autres sont roses ou verts, mêlés d'orange; ceux-ci sont couverts jusqu'à leurs sommets d'une mousse toujours verdoyante, tandis que ceux-là s'élèvent arides et gigantesques au-dessus de la vallée qu'ils semblent protéger. A leurs cimes, ils offrent à l'œil étonné des lacs agréables, sur la surface desquels on voit flotter de petites îles de neige, qui contrastent d'une manière curieuse avec l'azur des cieux. Non loin de là, des masses énormes d'une glace éternelle et des formes les plus bizarres, épouvantent les regards; elles s'élèvent en pyramides ou s'arrondissent en voûtes d'un bleu éthéré. Ces phénomènes admirables de la nature sont situés au milieu de plaines fertiles où la main

industrieuse du laboureur cultive une terre féconde. Enfin, la vue est arrêtée par des forêts immenses de sombres sapins qui, semblables à des tours, paraissent jaloux de saluer la main qui les créa, tandis qu'à côté d'eux le chêne majestueux couvre la terre de son ombre.

Quelques-uns des villages qui animent ce tableau varié ont conservé des restes de la magnificence des temps anciens. Dans des positions qui semblent inaccessibles à la main de l'homme, s'élèvent des tours et des débris de murailles où rampe le lierre, et qui paraissent devoir tomber au toucher. Ces tours ont pris naissance dans ces siècles de féodalité, lorsque la jalousie du pouvoir croissant, portait chaque noble à se mettre en garde contre les incursions de ses voisins. Ces créneaux,

ouvrage de l'ancienne chevalerie, du haut desquels on fêtait les dames avec courtoisie; maintenant dégradés, sont habités par le lugubre oiseau de nuit dont les cris affreux épouvantent les airs.

Au loin, entre des précipices d'une profondeur effrayante, la chèvre et le chamois semblent suspendus au roc, ou déploient leurs membres légers par d'innocentes gambades, dans cette belle saison de l'année où la nature parée de toute sa richesse, atteste la munificence et le pouvoir d'un Dieu créateur. Qui peut, sans être saisi d'un transport d'adoration, considérer ces montagnes prodigieuses élevées par une main toute-puissante; surtout lorsqu'on contemple les derniers rayons du soleil se reposant avec une majesté resplendissante sur leur tête qu'il colore de pour-

pre et de rose, en saluant les habitans d'un monde inférieur ; ou lorsque, chassànt la nuit, il ouvre les portes dorées de sa demeure céleste, et déploie cet éclat impérissable qui donne la vie à ces rocs même ? Avec lui s'éveillent ces chantres harmonieux de l'air qui élèvent vers les cieux leurs concerts de reconnaissance, et, prenant leur essor, traversent ces nuages argentés qui se balancent mollement entre l'azur des cieux et la terre que nous habitons. Ce furent ces créatures innocentes qui attirèrent l'attention de Glorianna assise, avec madame Lenoir, au pied d'une de ces montagnes qui paraissait formée pour les abriter des brises rigoureuses, et qui offrait à leur imagination mille scènes variées. A leurs pieds tombait en murmurant les ondes lim-

pides d'une cascade, sortie du sein des rochers voisins, et charmait leurs oreilles d'une mélodie qui mêlait sa douceur aux pipeaux de Léopold. L'innocent agneau se jouait sur une pente douce, émaillée des plus belles fleurs. L'allouette fixa les regards de Glorianna ; elle était fâchée de la voir privée de sa liberté et du pouvoir de faire entendre encore les notes qui l'avaient charmée. « Qui peut, dit-elle à Léopold, vous porter à détruire ces innocens oiseaux ? »

Les joues de Léopold se couvrirent du plus vif incarnat ; il sentit que cette question était un reproche fait à sa cruauté, et comme il attachait le plus grand prix à l'opinion de Glorianna, il garda un instant le silence : mais, incapable de feindre, il répondit enfin qu'il

avait entrepris la destruction de ces oiseaux, à la prière d'un pauvre paysan du village voisin, parce que leur multitude contribuait à diminuer sa récolte en blé.

Glorianna en prit une dans ses mains pour l'examiner; elle était enchantée de la variété de son plumage; elle admirait sa petite tête cendrée, les plumes blanches de son cou, et le contraste charmant de ses ailes d'un brun foncé avec la couleur jaunâtre de son ventre. « Mais, dit-elle, combien le père et la mère qui l'ont perdue doivent être malheureux! Ils la pleureront demain pendant tout le jour, » et en prononçant ces mots, elle laisse tomber une larme de cristal sur la main de Léopold, qui s'avançait pour reprendre l'oiseau. Cette larme pénétra jusqu'au cœur du jeune homme; il sentit

qu'elle était produite par le sentiment le plus tendre; il résolut de renoncer à sa chasse, à quelque distance que Glorianna se trouve jamais de lui, car il avait senti toute l'amertume de sa remarque.

Léopold était d'une taille élevée et bien proportionnée; sa tournure était à la fois imposante et pleine de grâces; sa voix était des plus mélodieuses; ses regards et tous ses mouvemens prévenaient en sa faveur à la première vue: possédant presque toutes les perfections, mais sans paraître s'en apercevoir, tous les sentimens délicats et nobles formaient le dehors de son caractère. Madame Lenoir avait été sa principale institutrice, elle avait formé son esprit et son cœur à tout ce qui est bon, grand et noble; il aurait

brillé avec distinction dans les premiers cercles, dans les sociétés les plus élégantes et les plus à la mode; mais il avait appris de sa mère à mépriser le monde, sans oublier pour cela son illustre origine: le sentiment intérieur d'une haute naissance ajoutait à toutes ses actions une noblesse qui fit sur Glorianna une impression si forte, qu'elle ne pût s'empêcher de désirer trouver dans son père quelque ressemblance avec Léopold.

Comme Léopold, le curé du village et Albert étaient les seuls hommes que Glorianna ait encore vus, il était naturel qu'elle les comparât dans son imagination; et la conséquence de cet examen lui faisait supposer que Léopold ressemblait a la mère qu'elle venait de perdre et dont l'image était toujours présente à sa pensée.

Le jour à son déclin les força de quitter leur siége, et ils s'acheminèrent lentement vers la chaumière. Madame Lenoir accompagna Glorianna jusqu'à sa chambre, avec de nouveaux témoignages d'intérêt : notre héroïne ne pût s'empêcher de renouveler auprès d'elle ses instances pour qu'elle voulût bien lui continuer la lecture de ses mémoires, mais cette dame s'y opposa cette fois avec plus de fermeté que la première. Glorianna fût donc obligée de se retirer pour chercher le repos. Là elle repassa dans son esprit les événemens de la journée. — Si sa mère eût vécu, elle eût appris le sort de son père, et si elle eût connu l'histoire de madame Lenoir, elle aurait trouvé un allégement à ses maux, dans ses relations avec cette dame, et dans les

prévenances nobles de l'aimable Léopold. Ensuite, pensant au sujet de son voyage, elle espérait qu'aucun obstacle ne retarderait plus son départ.

Le jour allait poindre lorsqu'elle tomba dans un profond sommeil, et pour la première fois depuis la perte de sa mère, elle goûta les douceurs du repos et se réveilla entièrement remise de sa fatigue. Les doux accens de ces oiseaux dont elle avait déploré le sort le soir précédent, lui firent quitter sa chambre; ils semblaient lui témoigner leur reconnaissance de la douce compassion qu'elle avait témoignée pour leur tribu souffrante. Glorianna, incertaine sur son sort futur, et rappelant le passé à sa mémoire, résolut de ne pas perdre un seul instant pour se préparer à partir. Lorsque le

bon Albert vint frapper à sa porte, elle était déjà habillée.

Enfin arriva l'instant de la séparation. Des larmes sincères coulèrent des yeux de madame Lenoir et de ceux de Glorianna; elles espéraient pourtant se revoir encore; Léopold formait des vœux ardens pour cette réunion; la crainte que sa conduite ne parut indiscrète, l'empêcha de leur offrir de les accompagner pour traverser cette partie des Alpes au milieu de laquelle passait leur route; Albert leur avait dit qu'ils allaient à Paris, où le père de Glorianna était retenu en prison; il en avait reçu l'assurance de son frère, qui lui avait dit l'y avoir vu conduire; et comme ce frère avait été autrefois un des portiers de cette prison, il avait conservé des relations avec quel-

ques-uns de ceux chargés de fermer les portes de ces cellules épouvantables, sur les infortunés confiés à leur garde. Un de ces gens avait promis au frère d'Albert d'admettre l'épouse de monsieur Drelincourt pendant la nuit dans la forteresse, pendant que tout serait plongé dans le repos, si toutefois le sommeil calme et silencieux peut habiter un tel séjour.

Madame Drelincourt étant morte lorsqu'Albert revint, il pensa qu'il était inutile de faire connaître à sa fille bien-aimée les malheurs de sa famille. Dans ce but, il lui avait proposé de quitter sa demeure et d'aller à la recherche de ce père dont elle ne connaissait pas même l'existence. La crainte d'augmenter encore le chagrin qui la dévorait, l'empêcha

de confier ce secret à Glorianna, qui en supporterait la connaissance avec plus de force lorsque la douleur de la perte de sa mère commencerait un peu à s'effacer. Le voyage était d'ailleurs un moyen d'opérer ce changement dans l'esprit de sa jeune maîtresse; la vue de scènes nouvelles pour elle, de pays inconnus, contribuerait sans doute à dissiper sa mélancolie. C'était encore dans cette intention qu'il l'avait conduite à l'habitation de madame Lenoir, afin qu'elle pût d'avance se former une idée du monde au milieu duquel elle était probablement appelée à vivre : mais ce généreux serviteur lui-même connaissait bien peu ce monde, il le jugeait d'après les personnes qu'il connaissait, et comme elles étaient toutes bonnes et sensibles

comme lui, il pensait que les mêmes vertus devaient habiter dans le fond de tous les cœurs. Madame Drelincourt, cependant, lui avait souvent répété qu'on trouvait dans les cours toute la difformité des vices qui peuvent dégrader l'esprit humain ; que ces vices se cachaient sous le manteau sacré de la vertu ; mais Albert espérait que Glorianna serait toujours étrangère à ces cours si pernicieuses ; il était persuadé d'ailleurs que les sentimens que lui avait inculqués sa mère, et la droiture de ses principes suffisaient pour la garantir de la corruption.

En suivant le cours de la rivière qui provenait de la cascade que Glorianna avait admirée la veille, ils arrivèrent à une chaumière où ils prirent quelques rafraîchissemens, puis ils se remirent

en route. La beauté du ciel, un air pur et sain donnèrent de la vigueur à leurs membres, et ils marchèrent jusqu'à une heure avancée, pour atteindre une petite ville dont les clochers majestueux s'élevaient au milieu des bois, et frappaient leurs regards long-temps avant qu'ils y fussent arrivés. Comme cette ville était la première quo Glorianna ait jamais vue, elle fût frappée de la régularité et de l'uniformité des maisons, et du costume des habitans : on ne sera pas étonné d'ailleurs de son admiration lorsqu'on saura qu'elle contemplait la magnifique et intéressante ville de Schwitz, du canton de ce nom, située sur les bords d'un lac délicieux. Ce lac brillait alors dans toute sa beauté ; sur sa surface unie glissait la barque du labourieux marinier, vers les

bords rians sur lesquels s'élève la ville bâtie avec une élégante simplicité. Le chèvre-feuille sauvage qui court jusqu'au sommet de quelques-unes de ces maisons, leur donne un aspect champêtre d'un charme indescriptible ; d'autres sont situées au milieu de rians vergers, dont les arbres plient sous le riche fardeau de leurs fruits variés. La pomme dorée, la pêche veloutée et la prune odorante sont mêlées avec profusion sur le tapis verdoyant étendu à leurs pieds. Une scène aussi nouvelle pour Glorianna mit le comble à son admiration.

Comme elle approchait de l'hôtellerie, la grande église attira toute son attention: sa magnificence l'étonna; elle n'avait vu encore que le simple temple du village qu'elle avait habité. L'élégance de l'architecture,

la magnificence des ornemens, la sculpture des portes, la dorure des croix qui s'élèvent dans le lieu renfermant les dépouilles de ceux qui ont quitté cette vie, éveilla dans son âme une émotion douce à la fois et pénible. Elle se rappela sa mère bien-aimée, dont le dernier asile était marqué par un simple cyprès, tandis qu'ici la rose et les fleurs les plus gaies décoraient chaque tombe. « Hélas ! dit Glorianna, quelque variés que soient les ornemens des tombeaux, ne sont-ils pas tous nivelés par la poussière ? Ceux dont les restes reposent ici étaient sans doute pendant leur vie classés diversement par le sort et la différence des rangs ; mais maintenant qu'ils sont égaux, le saule ou le cyprès ne leur conviendrait-il pas mieux que toutes ces vives couleurs, sym-

boles d'orgueil et de toutes les passions qui les ont agités pendant leur vie? Ici repose peut-être une tendre mère à laquelle la piété filiale a rendu ce dernier devoir. »

Albert la tira de sa rêverie pour la conduire au logement qu'il avait fait préparer pour elle. Leur hôte était un homme gai et franc; il avait été au service du roi de France, où il avait acquis cette politesse et ces manières aisées qui distinguent cette nation; son fils était capitaine des gardes du corps du roi. « Mademoiselle va à Paris avec son domestique, dit-il à Glorianna? — Je vais trouver mon père, répondit-elle avec timidité. »

Heureusement pour elle, l'arrivée d'une autre société mit fin à la conversation; mais comme M. Webber s'était, à la première

vue, intéressé au sort de Glorianna, il lui donna une lettre pour son fils, qui était alors à Paris ; lui observant avec justice qu'une jeune personne, sans protection, avait besoin de beaucoup d'amis, et que comme il connaissait le bon cœur de son fils, il pensait qu'il pourrait lui être de quelqu'utilité. Glorianna le remercia de cette marque d'attention, comme il convenait, et accepta sa lettre. Albert s'était procuré une voiture, afin qu'elle pût faire plus commodément le voyage jusqu'à Zurich ; il la trouvait peu convenable au rang de sa maîtresse, mais comme leurs moyens étaient très-bornés, il n'avait rien pu lui procurer de mieux.

Le second jour de son départ de Schwitz, elle arriva à Zurich, autre ville non moins belle,

située à l'extrémité du lac; mais elle est d'un style tout différent de la première. L'auberge où elle logeait donnait sur le Limat, rivière majestueuse et romantique qui prend sa source dans le canton de Glaris, et s'élance avec furie à plusieurs milles le long d'une vallée délicieuse; elle traverse le lac de Zurich et va se jeter avec fracas dans le Rhin.

Glorianna contemplait de sa fenêtre son étonnante rapidité avec un étonnement mêlé d'admiration. Le noble aspect des bâtimens, l'activité surprenante du peuple, la beauté des ponts, la magnificence des édifices publics; tout contribuait à augmenter sa surprise. Elle manifesta le désir de passer une journée dans cette ville. « A quoi bon? dit Albert, puisqu'en la quittant à l'heure même

nous pouvons voir votre père un jour plutôt. » Ces paroles la rendirent à elle-même. A la pointe du jour, elle était prête à descendre cette rivière qu'elle avait tant admirée. Albert avait retenu pour elle une place dans un petit bateau qui devait la conduire jusqu'à Bâle ; trois autres personnes y montèrent avec elle.

Glorianna vit avec plaisir cette nouvelle société ; elle espérait en obtenir quelques renseignemens sur le pays qu'elle allait parcourir. Elle fut bien trompée en voyant que cette scène imposante et nouvelle semblait n'avoir aucun attrait pour ces trois personnes, quoiqu'elle leur eût entendu dire qu'elles ne faisaient ce voyage que pour contempler les beautés du pays ; à son grand étonnement elles se récrièrent devant elle sur la mono-

tonie de tous ces sites qui charmaient notre héroïne.

Au milieu de la conversation de ces trois dames, Glorianna hasarda de leur demander avec timidité quel genre d'amusement elles désiraient trouver? La plus jeune, dont les manières était tout-à-fait originales, dit hautement qu'elle ne pouvait exister sans bal et sans spectacle; la seconde affirma que la musique faisait ses plus chères délices, et que tous les autres amusemens lui paraissaient insipides lorsque la douce mélodie de quelqu'instrument ne s'y mêlait pas; la troisième assurait que ce n'était qu'auprès d'une table de jeu qu'on pouvait trouver le vrai plaisir. Une pareille société convenait peu aux goûts et aux sentimens de Glorianna : elle répondit à ces dames, avec un sourire de pitié,

qu'elle était étrangère au premier et au dernier de ces amusemens; mais qu'il était des cas où la musique exerçait le plus grand pouvoir sur son âme. « Vous n'aimez la musique, que dans de certains cas, s'écria la musicienne? moi je ne vis que de musique, je ne rêve que musique, et je méprise tous ceux qui ne sont pas musiciens. » La manière peu mesurée avec laquelle elle s'exprima, donna envie à Glorianna d'examiner ses traits; elle vit qu'ils répondaient parfaitement au caractère qu'elle venait de montrer : elle avait le visage allongé, le front haut, les os des joues saillans, le nez long, une grande bouche, le cou décharné et de petits yeux toujours roulans de la manière la plus désagréable; le froncement perpétuel de ses sourcils paraissait in-

diquer le blâme, de quelque côté qu'elle se tournât. Elle avait environ 40 ans, et avait, disait-elle, quitté son pays natal pour visiter les pays étrangers.

« A quoi bon voyager, pensait Glorianna, si ce n'est pour orner son esprit et agrandir ses connaissances ? Cette dame ne peut tirer un avantage réel de ses voyages, puisqu'elle est portée à tout voir avec mépris, si ce n'est ses propres charmes. J'espère, avec mon peu d'expérience, tirer plus de fruit de mon passage dans les différens lieux que je parcourerai, et de la variété des sociétés que je rencontrerai dans le cours de ma vie : mais si le monde n'est rempli que de créatures semblables à celle que j'ai devant les yeux, je désirerais passer le reste de mes jours dans la solitude. »

Elle essaya de demander à la musicienne si elle aimait Zurich. « Ne m'en parlez pas, dit-elle, c'est la ville la plus ennuyeuse que j'aie vue de ma vie ; nous y avons passé trois semaines, et personne ne nous a adressé le moindre mot de politesse. — O mon Dieu ! non, s'écria celle qui était si passionnée pour la danse, pas un seul individu qui soit supportable ; si ce n'est pourtant ce jeune officier que nous avons rencontré par hasard dans la promenade publique ; il était vraiment adorable, ajouta-t-elle avec emphase. — Vous le connaissiez donc ? dit Glorianna. — Du tout, mais une femme du bon ton ne peut se dispenser de répondre, même aux prévenances d'un étranger. »

Ici la belle voyageuse se tourmenta de nouveau l'esprit pour

comprendre cet usage du grand monde ; sa mère lui avait toujours dit qu'il était imprudent et peu convenable pour une femme de faire la moindre avance à un homme, et qu'une dame de qualité ne pouvait jamais s'adresser à un gentilhomme sans qu'il lui ait d'abord été présenté ; mais ici il paraissait que les dames se présentaient elles-mêmes. La joueuse, qui avait jusque-là gardé le silence, répondit à sa compagne qu'elle était loin d'approuver cette façon d'agir ; que pour elle, elle ne prenait jamais une carte dans sa main sans s'être d'abord informé quels étaient ceux qui composaient la partie, non pas précisement pour connaître les personnes, mais pour avoir une idée de leur habileté au jeu. Elle termina son observation de manière à convaincre Glorianna qu'elle s'ef-

forçait de prendre un caractère qu'elle n'était pas habituée à soutenir.

Après un moment de silence, elle demanda à notre belle voyageuse si elle avait déjà habité Paris : Glorianna lui répondit que non. « Mais vous y allez, et s'il en est ainsi, permettez-moi de vous recommander ma marchande de modes. — Je vous remercie, répondit Glorianna, peut-être n'en aurai-je pas besoin. — N'avoir pas besoin d'une marchande de modes ! aucune femme ne peut se montrer dans la capitale avant d'avoir subi une transformation totale, chez une de ces dames qui habitent le Palais-Royal. — Alors, dit Glorianna, je cours risque de rester confinée à la maison, car je ne me sens nulle envie de changer de costume. — Tout le monde se moquera de

vous, s'écrièrent à la fois les trois dames. — J'aime mieux donner à tout le monde sujet de rire, que de faire pleurer personne, répliqua froidement Glorianna. »

Cette remarque obtint de l'une un regard significatif, de l'autre un signe de pitié ; la troisième haussa les épaules. Le silence s'établit de nouveau. Glorianna le rompit pour demander à ces dames si l'une d'elles avait passé quelques temps à Paris. « J'y ai été par curiosité pour voir l'Opéra, dit la musicienne ; mais j'ai été bien mal payée de mon empressement : la salle est mal éclairée, les ballets sont infâmes, le chant affreux, et la musique détestable. — Mais vous avez vu le palais magnifique qui vient d'être terminé? — Oui, répondit-elle d'un air indifférent, j'ai vu cela. — On m'a dit, répliqua

Glorianna, que c'était le plus bel édifice du monde. — Cela peut bien être, mais il ne me plaît pas; il manque de proportions. — J'ai entendu dire cependant que c'était le morceau d'architecture le plus parfait de l'Europe. — Cela peut être, mais je vous avouerai que je ne connais rien à l'architecture. — Vous avez sans doute vu les peintures qui ornent l'intérieur de ce palais? — Eh oui; mais je suis mauvais juge en peintures. — Vous aimez la lecture, peut-être? — Une nouvelle amusante, dont les héros, après mille aventures et les plus grands revers, se trouvent enfin unis. »

Glorianna, accoutumée aux conversations de sa mère, ne pouvait comprendre la frivolité de cette société que le hasard lui avait fait rencontrer. La demoiselle passionnée pour la danse avait été

élevée dans une pension en Angleterre ; elle ne connaissait même sa langue que d'une manière superficielle ; elle n'avait tiré de cette école qu'une habitude de trouver mauvais tout ce qu'elle ne connaissait pas : pleine de suffisance, elle ignorait autant le monde et ses usages que le premier jour qu'elle fut confiée aux soins de la dame qu'elle citait à chaque instant.

La joueuse avait vécu dans une certaine sphère : elle parlait sans cesse de robes, de chapeaux, de longues plumes et autres ornemens frivoles ; elle savait les noms de la meilleure marchande de modes, du tailleur le plus habile, du cordonnier le plus en vogue, du parfumeur qui vendait le plus beau fard, ou bien elle disait qui, à telle partie, avait le dernier

pique, joua le premier cœur, et à qui le gain de la partie était resté.

Celle qui pensait que tout le bonheur de la vie était concentré dans un bal, faisait les portraits les plus gracieux des différens partenaires avec qui elle avait dansé; elle ne parlait que de la légèreté de leurs pas, de la tournure de leurs plumes, de la coupe de l'habit de celui-ci, de la forme élégante de la chaussure de celui-là, de la manière dont cet autre tenait son verre; des choses flatteuses que tous lui avaient débitées. Elle était surtout enchantée du noble en habit d'écarlate; mais personne ne lui avait causé autant de ravissement que ce petit officier musqué, quoiqu'il n'était qu'enseigne dans la milice d'un comté; et cet adorable favori avait, avant

l'arrivée du bal suivant, été supplanté par un petit mercier.

La musicienne vantait une soirée passée à bâiller, boire du thé, regarder de tous côtés autour d'elle : si quelque jeune fou né venait l'égayer d'un air de flûte, elle était morte d'ennui. Elle désirait avec ardeur l'heure de l'opéra qui n'arrivait jamais ; s'y trouvait-t-elle, enfin, elle y parlait tout haut la moitié du temps, critiquait la musique pour donner à ceux qui l'entouraient une idée de son goût ; elle se pâmait pendant toute l'autre moitié, et prétendait, par des grimaces étranges, que les ballets la faisaient mourir.

Tandis que ces trois dames passaient leur temps à regretter des plaisirs imaginaires pour lesquels elles en perdaient de réels, Glorianna s'occupait uniquement de

ce qu'elle avait sous les yeux : son imagination était exaltée par le tableau qu'offrait les deux côtés de la rivière ; une ruine majestueuse suspendue sur ses bords, lui rappela le souvenir de celle qui s'élevait au-dessus de la chaumière qu'elle venait de quitter ; cette ruine était autrefois une forteresse bâtie par les Romains, dans le temps qu'ils étaient maîtres de ce pays ; elle fut long-temps regardée comme imprenable. Les Goths éprouvèrent une vigoureuse résistance avant de s'en emparer; elle soutint un siége long et sanglant, mais enfin elle fut obligée de céder aux forces nombreuses des assaillans. La plupart de ses créneaux avaient été réduits en poussière par le temps, et d'autres étaient couverts de mousse et de lerre qui rampait au hasard de

l'un à l'autre. Cette vue occupa pendant quelque temps l'esprit de Glorianna, jusqu'à ce qu'elle fut tirée de sa rêverie par une exclamation brusque de « Je désirerais bien que nous fussions arrivées, me voir à terre : je déteste cette rivière, elle est ennuyeuse et monotone ; rien ne distrait. » Non, pensa Glorianna, rien, si ce n'est un bal, un jeu de cartes ou de la musique : pour elle, la musique l'aurait certainement charmée en ces lieux, car comme l'a dit Congrève :

« La musique a des charmes capables d'adoucir les cœurs les plus sauvages, d'amollir les rochers et de plier le chêne orgueilleux. »

Une âme comme celle de Glorianna pouvait-elle être insensible à ses charmes ? C'est une langue de sensations délicieuses, bien

plus éloquente que les mots ; elle est animée par les sons les plus purs et les plus expressifs ; elle brûle comme la flamme, se mêle à la tendresse et s'élève jusqu'à la fureur.

Glorianna restait plongée dans l'extase ; les dames continuaient de se plaindre, jusqu'à ce qu'enfin on arriva à Bâle. Il était convenu qu'elles se logeraient toutes dans la même maison. Cet arrangement ne causa ni plaisir ni dégoût à la belle inconnue, qui commençait à exciter la curiosité de ces dames. Empressées de savoir qui elle était, elles l'invitèrent à souper avec elles; mais d'un ton qui décelait le motif de cette offre, Glorianna refusa cet honneur, et soupa seule à une table, dans la même salle.

Une scène nouvelle et amusante

se passa alors. Albert, qui ne manquait jamais au respect dû à sa maîtresse, quoiqu'il l'eût élevée et qu'il lui eut, pour ainsi dire, servi de père, résista aux sollicitations de Glorianna, et se refusant à s'asseoir à table avec elle, il se tint derrière son siége durant le repas, qui fut modeste. La table de ces dames était somptueusement servie, et offrait tous les mets exquis et les sucreries les plus recherchées de la ville. Rien cependant n'était bon ; les viandes étaient trop avancées, le poisson était mal assaisonné, les volailles étaient coriaces, les pois étaient froids, les tartes étaient aigres, l'huile était rance, les œufs n'étaient pas frais, le beurre était fort ; aucune qualité de vin n'était de leur goût ; le vin de Grave n'était pas aussi bon que le vin cuit, le champagne était

semblable à du vinaigre, et le vin blanc du pays de Vaux n'était pas du meilleur cru. Enfin, elles convinrent toutes trois qu'il n'y avait pas moyen de voyager sans un cuisinier et un sommelier anglais.

Au milieu de ces débats, deux gentilshommes entrèrent. Comme la chambre dans laquelle Glorianna devait coucher n'était pas encore préparée, elle fut obligée d'attendre encore dans la salle à manger. Elle ne fut pas peu surprise d'entendre la conversation suivante. « Vous êtes Anglais, je présume, dit une de ces dames aux nouveaux venus? — Il est vrai, répondirent ceux-ci : il y a quelque temps que nous avons quitté Londres pour visiter ce pays, dont nous avons beaucoup entendu parler; et nous désirerions sincère-

ment être de retour dans notre patrie. »

Ils avaient débarqué sur le continent avec des malles, des portemanteaux, des cartons à chapeaux, des boîtes à perruques, des souliers, des fourreaux d'épée, de la poudre et des boîtes de fard en abondance ; tous les tailleurs et les couturières s'étaient, à les entendre, réunis pour leur donner ce que la nature leur avait refusé ; mais enfin, avec leur aide, ils étaient parvenus à cacher un grand nombre de difformités. «Mais pourquoi avoir apporté des perruques, dit une des dames ? les Français sont les meilleurs faiseurs du monde entier.... »

Ici nos superbes voyageurs appelèrent pour demander différentes choses qui n'étaient pas dans la maison, et dont on n'avait peut-

être jamais entendu parler avant eux. « Les voilà bien, s'écria un des deux gentilshommes! Ces chiens d'étrangers n'ont rien. Je vous le disais bien, Bellmont, que nous mourrions de faim, à moins que nous ne nous fissions un bon fonds avant d'arriver ici. — Faites monter mon sommelier, monsieur, dit l'autre à l'aubergiste.» Le sommelier arriva. « Déballes ces liqueurs que nous avons apportées d'Angleterre; et ce vin blanc que j'achetai à la vente de monsieur M***, la veille de notre départ de Londres. » La liqueur et le vin étant placés sur la table, les dames y goûtèrent et les trouvèrent exquis. Elles se plaignirent alors de ce qu'elles n'avaient rien pu obtenir à manger. On appela le cuisinier de ces messieurs : « Accommodez-nous de ce jam-

bon dont nous avons mangé à l'hôpital Saint-Georges. » Le jambon fut accommodé et trouvé excellent : des petits pains de Paris furent ensuite exhibés ; et quoiqu'ils fussent restés pendant six jours empaquetés dans des mouchoirs de poche sales, ces dames ne laissèrent pas pour cela de déclarer qu'elles n'avaient jamais mangé de meilleur pain.

On demanda alors aux nobles voyageurs comment ils avaient fait leur voyage : « Oh ! d'une manière détestable ! Les routes sont pleines de poussière, les postillons d'une lenteur insupportable, les hôtels mauvais, la chaleur épouvantable. L'un d'eux avait failli périr de fatigue et de chaud en gravissant une colline par l'ardeur du soleil, et s'étant avisé d'ouvrir sa veste pour se rafraî-

chir, étant en sueur, il en avait retiré un gros rhume qui l'avait forcé de garder la chambre pendant plusieurs jours, dans une des plus sales auberges de Beauvais. Ensuite le pavé des routes les avaient rompus; cherchant un rafraîchissement convenable pour rétablir leurs forces, ils avaient demandé partout un biscuit; impossible d'en trouver un en France, dans les campagnes, si ce n'est aussi dur que du cuir; pas une goutte de vin qui ne fut aussi âpre que le vinaigre. Le premier jour qu'ils dînèrent en France, trouvant les beefstaks trop lourds pour la digestion, on leur avait servi des poulets sans goût et des pois secs et jaunes, quoique la carte fût exhorbitante, la maison sale et les domestiques mauvais. Dans l'auberge la plus belle de Calais,

toutes les meilleures chambres étaient prises lors de leur arrivée; ils furent obligés d'en occuper d'autres dans le jardin, loin de la maison; ils furent négligés par les garçons, et plus mal servis par les cuisiniers. Le maître de l'hôtellerie leur avait donné une voiture trop lourde, les chevaux ne pouvaient la traîner; le raclement des chaînes, le bruit des ressorts avaient produit sur leurs nerfs un tel effet, qu'ils assurèrent aux trois dames que de leur vie ils ne pourraient se remettre de leurs fatigues.

Ils avaient visité les églises, les abbayes, et les différens hôpitaux des villes sur leur route; ils les avaient trouvés mal bâties, sans goût, sans art, et horriblement tenus. La grande église d'Amiens, qui fait l'admiration de tous les voyageurs, n'était à leur avis qu'une masse

pesante et gothique, manquant de proportion. Le maître autel même, qui est reconnu pour le plus bel ouvrage du monde, leur avait paru sans élégance et tout-à-fait au-dessous de sa renommée.

A Paris, l'un d'eux s'était hasardé à demander un petit beef-tea, on n'avait jamais entendu parler de cela : ayant fait appeler le cuisinier dans sa chambre, il le vit monter avec les ustensiles et tous les ingrédiens nécessaires pour faire la soupe, persistant à affirmer qu'on ne trouvait de thé que chez les chimistes. — Il prit une demi-livre de viande qui avait déjà été rôtie, continua le narrateur, et envoya chercher à une autre table, dans sa cuisine, à peu près deux onces de viande crue et vingt ognons. Ce fut en vain que nous lui dîmes que nous n'avions pas besoin d'o-

gnons, il affirma qu'il était impossible de faire la soupe sans cela. Un de nous dit qu'il allait faire la cuisine lui-même, et lui montra comment on peut faire la soupe avec de l'eau claire et du bœuf cru. Cette extrémité avait enfin déterminé nos gentilshommes à faire venir leur cuisinier, qui était, disaient-ils, regardé comme le meilleur dans Wapping; qui connaissait la manière de mariner le porc dans la perfection; et qu'ils en avaient apporté avec eux. »

On ne peut dire combien ces extravagantes doléances auraient duré, si une voiture élégante tirée par quatre chevaux, n'avait amené une famille simple, mais élégante. Cette simplicité elle-même fit penser à Glorianna que les voyageurs étaient d'un haut rang; elle considérait les autres comme des gens qui

voulaient se donner une importance qu'ils n'avaient pas. Elle ne se trompait pas, ceux qui venaient de s'arrêter à la porte étaient une famille aussi distinguée par sa noblesse que par l'aménité de ses manières. Ils s'adressèrent à l'hôtesse de la manière la plus polie, parurent contens de leur appartement, admiraient la beauté de la ville, et après avoir ordonné leur souper, ils sortirent pour prendre l'air. Au même instant, la joueuse observa qu'ils étaient restés quatre ; qu'on pourrait faire une partie de wisk, pourvu que miss, en s'adressant à Glorianna, voulût bien se joindre à eux. « Oh ! je déteste le wisk, s'écria l'un des gentilshommes ; et moi aussi, dit l'autre. — Eh bien, dit la danseuse, faisons une ronde ! — Par un temps aussi chaud, danser

est aussi désagréable que de gravir des collines en plein soleil, ou que d'être obligés d'aller au sommet du Vésuve. — Eh bien! dit la musicienne, envoyons chercher un piano et jouons quelque chose. — La musique, dit brusquement l'un de nos gentilshommes, me berce et m'endort. — Elle me rend malade, dit l'autre. » C'était, de la part des deux cavaliers, une véritable insulte faite aux talens de ces dames: alors elles commencèrent à donner des preuves de l'élégance de leur ton, en se répandant en abondantes épithètes que n'aurait pas voulu avouer une des femmes de Billingsgate.

On vint annoncer à Glorianna que son appartement était prêt; elle fut bien aise de s'arracher à cette scène de confusion. Comme elle montait les degrés, elle en-

tendit le cuisinier des deux gentilshommes raconter leur généalogie aux domestiques de l'hôtel ; elle l'aurait facilement retenue si elle n'eût eu le désir de se délasser : l'espoir d'un peu de tranquillité après les événemens tumultueux du jour, l'engagea à gagner sa chambre en toute hâte.

Il est impossible de savoir combien de temps aurait duré et comment ce serait terminé cette scène élégante dans laquelle chacun faisait assaut de politesse, si le maître de l'hôtellerie, lui-même, ne s'y fût mêlé, et s'il n'eût dit à la noble compagnie que sa maison était renommée pour l'ordre et la paix qui n'avaient jamais cessé de régner, et qu'il se voyait obligé de les prier de se retirer. « Avez-vous jamais entendu pareille impudence, s'écria la mu-

sicienne ! — Non, jamais, dit la joueuse. — Garçons ! nous paierons ce que nous devons ! — Cela vous donne-t-il le droit de montrer si peu de savoir-vivre ? » Cette réplique amère, mais non pas déplacée, réduisit un instant la dame au silence ; puis elle déclara qu'elle ne remettrait jamais le pied dans cette maison. « Elle ne peut qu'y gagner, madame ! dit froidement le maître. — Emballez mes effets, dit un des gentilshommes, je ne veux pas dormir dans cette maison ; elle ne mérite pas cet honneur ! — Peut-être pourrait-on vous en indiquer une plus convenable aux gens de votre sorte. » Cette apostrophe amena, de la part du gentilhomme, un geste menaçant, et un violent coup donné au cordon de la sonnette, de la part de l'aubergiste, qui était mem-

bre du sénat. «Ici, dit-il à deux hommes qui se présentèrent ; mettez ces deux hommes en sûreté ; ils ont excité toute la rumeur que vous voyez dans ma maison. » Le mot fut à peine lâché, que nos deux gentilshommes furent saisis et conduits au corps-de-garde, où ils passèrent la nuit à boire du genièvre qu'ils avaient apporté de Wapping. On permit aux dames de se retirer dans leur chambre, en leur faisant promettre de se mieux conduire à l'avenir. Ainsi se rétablirent la paix et l'harmonie.

Le jour suivant, Glorianna, contente de faire route seule, pria Albert de lui procurer quelqu'autre moyen de voyager qui la mît à l'abri de scènes semblables à celle de la veille. Albert, empressé de prévenir les moindres désirs de sa belle maîtresse, tâ-

cha de lui trouver une voiture ; mais il ne put en faire préparer une que pour le jour suivant. Cette manière de continuer leur voyage leur paraissant préférable à toute autre, ils se décidèrent donc à attendre le lendemain, et résolurent de passer la journée à examiner les beautés de la ville ; mais Glorianna demanda à être servie dans sa chambre, pour n'être plus exposée à se voir compromise avec des gens de ton et de manières si différentes des siennes. Elle espérait ne les plus revoir.

CHAPITRE III.

LE spectacle magnifique qui se déployait aux regards de Glorianna, de quelque côté qu'elle portât sa vue, des fenêtres de

l'hôtellerie, lui inspira le désir d'aller visiter les deux rives du Rhin, qui divise la ville; celle à sa gauche lui paraissait plus intéressante; elle était coupée en tous sens par des maisons de campagne et des jardins. Cette scène devait remplir l'âme de Glorianna des plus délicieuses sensations : chaque fleur, chaque arbre qui s'offrait à ses regards, lui rendait une partie de cette tranquillité que le soir du jour précédent avait sérieusement troublée. Comme le lièvre timide qui fuit les chasseurs qu'il n'a entendus que de loin, éloignée du tumulte, assise sur le rivage, fixant la rapidité des ondes, elle repassait dans son esprit la vie paisible qu'elle avait menée, la conduite exemplaire de sa mère, ses principes religieux, la douce morale qui habitait son cœur et

qui coulait de ses lèvres, l'élégance de son esprit, la dignité de ses manières, la bienfaisance et, cette charité consolante qu'elle étendait sur ses semblables, la simplicité de son vêtement, et, par-dessus tout, sa tendresse pour elle. Elle comparait ensuite la bonne madame Lenoir avec les dames avec lesquelles elle avait voyagé, et elle trouvait au moins que le monde renfermait quelques caractères dignes d'admiration. Quelle différence entre les manières du bon, de l'intéressant Léopold, et celles de ces gentils-hommes qu'elle avait vus la veille! Combien ils devaient avoir à se repentir de l'impétuosité de leur caractère! Heureux encore si cette leçon pouvait leur être profitable; mais les fous ne reconnaissent presque jamais les effets de leur ex-

travagance, que lorsque le coup irréparable est porté, et alors il ne leur est plus possible de rétrograder.

Ces deux gentilshommes, qui s'étaient eux-mêmes donné ce titre, étaient nés peut-être pour honorer la société, s'ils se fussent contentés de rester dans leur propre sphère, en continuant le commerce de fabricans de boutons; car on apprit qu'avant leur départ, ils exerçaient cette profession à Londres, dans une des rues étroites de Cheapside, paroisse de Cripplegate, dans le comté de Middlesex. Ayant acquis une fortune assez considérable, ils avaient pensé que, pour se donner un certain éclat dans le monde, il était absolument nécessaire de voyager, et qu'une bonne bourse devait tenir lieu de tout. Sans doute la fortune est nécessaire

pour voyager avec fruit, mais il faut qu'elle soit accompagnée d'une bonne éducation, d'un cœur capable de compatir aux maux de nos semblables, d'une âme formée pour jouir des beautés de la nature, d'un esprit assez cultivé pour se plaire avec les nobles ornemens des temps anciens et modernes ; il faut qu'à ces qualités se joignent une grande égalité dans le caractère, une bonne constitution pour supporter la fatigue ; être à l'épreuve du froid et de la chaleur, et pouvoir, comme Charles XII, manger du pain moisi lorsque rien de meilleur ne se présente, en disant avec Cotton.

« Malgré que la couche soit dure et les alimens grossiers, le pain bis et le sommeil semblent doux. »

Ajoutez à cela que des ma-

nières nobles et engageantes sont d'absolue nécessité, avec une parfaite connaissance de la langue française ; et non pas quelques mots de *parlez-vous ?....* qui exposent certains Anglais à la risée des aubergistes même, qu'ils méprisent, et chez lesquels ils se trouvent heureux cependant de trouver assez d'intelligence et de tact pour deviner leurs besoins et prévenir leurs désirs. Un millier d'étrangers partent avec l'idée que tout doit leur être soumis sur le continent, que les malheureux qu'ils rencontrent doivent voler au-devant d'eux, quoique les cordons de leur bourse soient serrés par l'avarice et la vilenie. Ceux qui sont incapables de laisser sur une terre éloignée aucune idée favorable de la nation à laquelle ils appartiennent, devraient cacher chez

eux leur sotte arrogance et leur nullité.

Lord et lady S..., à leur arrivée, imprimèrent aussitôt dans l'esprit du maître de l'hôtellerie un sentiment de respect pour ses nobles hôtes. Ils n'avaient besoin d'aucun secours étranger pour faire valoir l'importance de leur caractère; leurs manières seules les faisaient connaître à la première vue.

Glorianna ne put s'empêcher de désirer de les connaître particulièrement; mais, dans sa situation abandonnée, cela paraissait impossible : ils allaient dans un pays qu'elle venait de quitter. — Elle marchait vers les lieux qu'ils laissaient derrière eux; mais cette idée lui persuada qu'elle pouvait se hasarder à les prier de se charger d'une lettre pour madame Le-

noir, puisque leur route les obligeait de passer devant sa porte. Elle avait été accueillie avec tant de bonté par cette généreuse dame que, par un sentiment naturel à toutes les belles âmes, elle ne put résister au besoin de saisir cette occasion de lui témoigner son estime et sa reconnaissance. De retour de sa promenade, elle se mit donc à écrire à madame Lenoir la lettre suivante, qu'elle était déterminée à confier au noble lord arrivé le soir précédent.

« Madame,

» L'accueil franc et amical dont vous m'avez honoré, a laissé dans mon esprit des traces que le temps n'effacera jamais. Je

ne voudrais pas laisser échapper l'occasion de vous assurer de toute ma reconnaissance, car je suis jalouse de conserver dans votre cœur la place que vous avez daigné m'offrir. Depuis mon départ, vos bontés pour moi ont été sans cesse présentes à ma pensée; je me les rappelle avec un plaisir d'autant plus vif, que je n'ai encore rencontré aucun être humain qui pût être comparé à madame Lenoir. Si je pouvais trouver seulement une image imparfaite de votre noble caractère, je m'estimerais heureuse; mais je crains que de telles perfections ne soient trop rares; je m'en applaudis pourtant, car je ne voudrais pas aimer tout le monde autant que vous. Une trop grande susceptibilité d'esprit est un malheur peut-être; n'im-

porte, je ne voudrais pas changer pour ressembler à la foule du vulgaire.

» Mes oreilles ont été assaillies, hier au soir, par une scène dont je rougis d'avoir été témoin; mais il n'était pas en mon pouvoir de m'en éloigner. Je tâcherai à l'avenir de ne me pas trouver avec de pareils êtres. Deux personnages dont les manières nobles m'inspirent autant de confiance que de respect, veulent bien se charger de vous remettre ma lettre. Leur naissance est égale au luxe de leurs équipages.

» Le seul bien auquel j'aspire est de pouvoir présenter un jour à madame Lenoir un père que je chéris avant de le connaître; j'espère jouir de ce bonheur, après que j'aurai embrassé celui de qui je tiens le jour, après que mes

caresses auront effacé de son front les rides que le chagrin y a creusées, m'a-t-on dit. La nature me l'aura bientôt fait connaître, ce père que j'appelle de tout mon amour, une fois que je serai dans la grande capitale, où j'apprends qu'il est, et où je brûle d'arriver. Il ne fallait rien moins que les obstacles imprévus qui ont retardé mon voyage, pour me retenir ; sans eux je presserais peut-être à cette heure même ses lèvres honorées contre les miennes; mais Albert me dit que je dois modérer l'ardeur de ce désir. L'idée de le voir me jette dans un tel délire, que je crains de succomber sous le poids de tant de bonheur, lorsque je serai à l'instant d'en jouir.

» Le soleil à son lever me verra demain déjà à un grand nombre de milles d'ici : mais aucune dis-

tance, quelque grande qu'elle soit, aucun lieu, quel qu'il soit, n'arrachera de mon cœur le souvenir de votre délicieuse demeure, celui de ses aimables habitans. Mon unique ambition est que vous me continuiez toujours cette amitié dont vous m'honorâtes durant mon séjour sous votre toit hospitalier. »

Cette lettre terminée, la belle voyageuse descendit trouver la dame, qu'elle pria, comme elle avait entendu dire qu'elle devait suivre cette route, de vouloir bien s'en charger. « Très-volontiers, lui dit cette dame avec un sourire gracieux. Pourrais-je remplir quelque autre commission pour vous ? » Glorianna la remercia et lui fit ses excuses de l'avoir importunée. La noble voyageuse, frappée de sa beauté et la voyant en grand deuil, lui demanda par

inadvertance si la dame à qui était adressé cette lettre était sa mère. « Oh ! non, dit Glorianna, ma mère n'est plus, et c'est pour elle que je porte ces vêtemens funèbres, emblêmes bien imparfaits de ma douleur. »

Comme elle prononçait ces derniers mots, des larmes involontaires coulèrent de ses yeux ; elles affectèrent lady S..., et avec une douceur qui lui était naturelle, elle pria Glorianna de s'asseoir; elle se plût tellement avec elle, qu'elle la supplia de consentir à dîner avec eux. Une offre semblable lui eut fait un grand plaisir la veille, mais elle s'excusa sur une légère indisposition. « Peut-être, dit cette dame bonne et compatissante, aurais-je quelque chose dans mon coffre à médicamens qui pourrait vous faire du bien?

— Les maux de l'âme sont au-dessus des secours de la médecine, dit Glorianna. Mais, ajouta-t-elle, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'inviter, permettez-moi, madame, de venir vous voir après le dîner. » Lady S... l'assura qu'elle la recevrait avec beaucoup de plaisir.

Lady S... était un de ces êtres privilégés dont la seule vue inspire l'attachement et semble appeler la confiance : d'une taille élevée, d'une démarche noble et imposante, ses traits avaient cette perfection, ce fini qui auraient fixé l'attention du Gnide ; mais tant de charmes étaient encore rehaussés par cette sagesse sans affectation, cette douceur et cette grâce attrayante qui s'échappaient en traits de feu de dessous ses longues paupières de soie.

Le lord son époux était un peu plus âgé qu'elle, sa contenance noble, sa physionomie où la douceur se mêlait à une légère teinte de sévérité, annonçaient à la fois l'élévation de son âme et le rang qu'il tenait dans le monde. Il était impossible de ne pas ressentir la plus haute estime pour ces deux personnages ; leur aménité chassa un peu de l'esprit de Glorianna les idées fâcheuses qu'y avait fait naître la scène qui s'était passée sous ses yeux ; elle commençait à se convaincre que les caractères dignes d'estime et d'admiration pouvaient se rencontrer dans le monde aussi bien que dans une vie retirée.

L'heure à laquelle Glorianna avait promis de visiter les deux nobles voyageurs, arriva ; elle fut reçue avec tout le respect dû à la vertu dans le malheur. Milady se leva

pour la recevoir , et milord lui offrit quelques fruits : « Nous nous trouvons heureux, lui dit-il, de pouvoir nous charger de votre commission, et nous désirons beaucoup trouver cette dame chez elle, pour lui remetttre la lettre nous-même. — Elle est toujours chez elle, dit Glorianna, car elle n'a pas quitté sa demeure depuis plus de dix ans. — C'est vivre bien retirée, dit sa seigneurie. — Oui, mais des raisons de famille ont causé cet éloignement absolu du monde. — Est-elle de Londres ou de Paris ? dit lady S... — De Paris, madame. — Si vous connaissiez son mari, reprit milady, vous pourriez peut-être nous dire où il est ; milord l'a beaucoup connu dans le temps. »

Glorianna regretta de ne pouvoir les en instruire. « Je n'ai le

bonheur de connaître madame Lenoir que depuis quelques jours, mais elle est presque de notre famille. » Ici elle commença à craindre qu'on ne lui fit d'autres questions auxquelles elle ne pourrait répondre ; mais lady S..., remarquant qu'une vive rougeur commençait à colorer les joues de sa belle visiteuse, donna à la conversation un autre tour ; parla de la beauté de la ville, de la commodité des hôtelleries, etc. Ce sujet conduisit à des observations générales sur la société à laquelle Glorianna s'était involontairement trouvée la veille. Lady S... avait appris de sa femme de chambre que ces prétendus gentilshommes étaient deux petits marchands en boutique, qu'ils étaient encore en prison ; que leurs domestiques tâchaient de les faire élargir ; mais

qu'il paraissait qu'ils avaient cassé beaucoup d'objets appartant à l'aubergiste, et qu'ils refusaient de payer. Les dames qui avaient bu leurs liqueurs et mangé de leur jambon, se riaient de leur mésaventure, quoiqu'elles y eussent une ample part.

Lord S... dit qu'il ne pouvait s'empêcher de sentir tout ce que la position de ces jeunes gens avait de désagréable, et qu'il s'estimerait heureux de pouvoir leur être de quelque utilité. « Tâchons de nous informer d'eux, dit lady S..., » et au même instant ils se levèrent dans ce dessein. Au moment où ils sortaient de l'appartement, ils furent rencontrés par les trois dames qui se lancèrent quelques coups d'œil significatifs en voyant Glorianna à la société de ces nobles personnages.

Ils descendirent aussitôt auprès du maître de l'auberge pour s'informer de ce qu'on pourrait faire pour les deux Anglais. « Ils sont libres, dit leur hôte, mais je doute qu'ils le soient long-temps, car ces messieurs aiment le bruit et ne ressemblent en rien à des gentilshommes. »

Glorianna se promena alors avec ses nouveaux amis sur la terrasse, où elle rencontra de nouveau ces dames qui la regardèrent avec dédain ; la jalousie, la colère et l'orgueil animaient leurs regards ; elles paraissaient indignées de ce qu'une fille humble et pauvre en apparence, pût leur être préférée. Enfin lord et lady S... prirent congé de Glorianna de la manière la plus aimable ; ils espéraient, lui dirent-ils, la revoir encore ; enfin notre héroïne croyait en quelque

sorte se séparer de madame Lenoir, elle désirait presque autant revoir ces étrangers que cette dame elle-même.

La soirée étant très-avancée, elle se disposa à partir. Le lendemain à la pointe du jour, elle monta en voiture avec Albert, plus satisfaite qu'elle ne l'avait encore été depuis la mort de sa mère. L'instant de bonheur qu'elle avait goûté à la société des nobles étrangers qu'elle venait de quitter, contribuait à diminuer le poids de ses peines et à calmer la douleur de la perte qu'elle avait faite.

Tandis que Glorianna continuait son voyage, ceux qu'elle avait laissés à l'hôtellerie, réglaient leurs différens et prenaient des arrangemens pour faire route ensemble; le lord et son épouse cheminaient vers les Alpes, ravis, enchantés des scènes qui s'offraient à leurs regards.

CHAPITRE IV.

Lorsque Glorianna avait quitté la petite habitation de madame Lenoir, la matinée était peu avancée. Léopold eût désiré accompagner les voyageurs pendant quelques milles ; le respect seul le retint, car il aurait suivi Glorianna jusqu'à Paris si cela lui eût été possible. Ce serait trop peu de dire qu'il admirait notre héroïne, le sentiment qu'il éprouvait pour elle tenait de la vénération qu'on accorde aux êtres célestes. Elle était la première de son sexe qu'il ait vue depuis qu'il était en état de sentir, de juger, d'observer et de comparer. Il pensa qu'il ne pouvait rien exister de plus

parfait que Glorianna. Il écoutait dans l'extase les éloges que donnait sa mère à cette intéressante orpheline ; ils s'étonnait d'avoir pu si long-temps vivre aussi près d'elle sans la connaître, sans l'avoir vue. Un jour, assis auprès de madame Lenoir, il la pria de lui donner quelques détails sur la famille de celle qui occupait toutes ses pensées et sur la cause du mystère qui semblait envelopper sa vie.

Madame Lenoir avait connu madame Drelincourt dans sa jeunesse ; elles avaient été amies, quoique rivales en beauté. M. Drelincourt était estimé dans le monde pour son extrême probité et l'intégrité de ses mœurs. Il avait occupé dans le gouvernement un poste important, dont les émolumens, joints à son patrimoine, qui

était considérable, l'avaient mis en état de vivre avec éclat; sa magnificence et ses largesses étaient le sujet des entretiens de tout Paris. Il était estimé, honoré et même chéri de son souverain; son cœur comme sa bourse, s'ouvrait toujours à l'aspect du malheur. Ce caractère noble et généreux lui avait fait beaucoup d'amis à qui sa porte était toujours ouverte.

Madame Drelincourt, jeune et belle comme une matinée de printemps, douée des talens les plus brillans, faisait l'admiration de toute la bonne société de Paris; la jeunesse et l'âge mûr goûtaient d'égales délices auprès d'elle. Sa maison était le rendez-vous des grâces et des talens; amie des sciences, protectrice du pauvre, elle était encore adorée du riche. Elle avait autant de

crédit à la cour que son mari, mais elle y paraissait peu, par goût; lorsqu'elle allait à la campagne, seulement, elle était entourée de la plus haute noblesse; souvent le roi lui-même l'honora de sa présence, car son château n'était pas éloigné de la résidence royale de Versailles, que le grand Louis XIV avait commencé et que l'infortunée Louis XVI termina. Souvent M. et Mme Drelincourt étaient invités à partager les amusemens de la cour dans ce palais, et tout le temps que ces deux époux passaient à la campagne, ils recevaient de leur illustre souverain les marques les plus éclantantes de bonté.

Au nombre de personnes reçues dans la maison de M. Drelincourt, était le duc de L.... homme d'une quarantaine d'années, pos-

sédant une fortune immense, mais de mœurs tellement corrompues, qu'il y avait peu de maisons dans Paris qui voulussent l'admettre. On ne parlait dans toutes les sociétés que des vertus de madame Drelincourt; les égards qu'on lui prodiguait furent peut-être la principale cause qui détermina le duc de L.... à lui faire des avances. Il lui fit les plus riches présens et ne manquait jamais de la distinguer parmi toutes les autres dames, quelque nombreuse que fut l'assemblée.

Il avait une fille d'une beauté accomplie, mais dont l'âme était presque aussi dépravée que la sienne; il employa tout pour l'introduire auprès de madame Drelincourt, et lui recommanda de tout faire à son tour pour gagner sa confiance et arriver à une intimité qui devait servir ses odieux pro-

jets. Il voulait ravir à cette femme vertueuse le cœur de son mari, mais n'étant pas en faveur auprès du roi, il lui eut été impossible de s'introduire à la société habituelle de madame Drelincourt, qui était celle de la cour, sans le secours de sa fille, qui déguisait, par l'adresse la plus insinuante, le cœur le plus vil, et détestait toutes celles de son sexe en qui elle était obligée de reconnaître quelque supériorité sur elle. Il n'était pas de bassesse à laquelle elle ne descendît, pas de noirceur qu'elle n'imaginât lorsqu'elle avait résolu de ternir la réputation la plus pure. Aucune puissance ne pouvait arrêter le projet qu'elle avait une fois conçu, et pour en venir à ses fins, elle feignait d'aimer ceux même qu'elle haïssait le plus. Malgré son odieux caractère, son rang

élevé lui avait donné accès dans quelques-unes des meilleures maisons, et notamment dans celle de madame Drelincourt.

Son premier soin fut de gagner l'affection de cette dame par l'apparence de l'amitié la plus vive et de l'attachement le plus désintéressé. Celle qui s'était abaissée au rang des créatures les plus méprisables, devait être envieuse du respect accordé aux bonnes mœurs et à la vertu ; aussi les louanges qu'on prodiguait à madame Drelincourt étaient-elles autant de traits empoisonnés qui déchiraient son cœur.

Etant parvenu à capter l'estime de cette dame sans méfiance, elle essaya de lui dire que son père était passionnément amoureux d'elle ; que long-temps il avait essayé, par respect pour la haute estime dont

elle jouissait dans le monde, de réprimer sa passion; mais que tous ses efforts pour y parvenir avaient été vains; qu'enfin elle s'était décidée, par pitié pour ses souffrances, à découvrir la situation de son cœur à son amie.

Madame Drelincourt reçut cette ouverture avec la dignité qui lui convenait; elle dit à son amie qu'elle était la dernière personne à qui elle eût dû faire cette confidence, car elle n'avait aucun secret pour son mari, et que cependant il ne pourrait connaître celui-ci sans en concevoir tout le ressentiment qu'un pareil affront doit exciter dans l'âme de tout homme d'honneur.

Mademoiselle L...., sentant à la contenance froide et presque dédaigneuse de madame Drelincourt, qu'elle avait été trop loin, changea

artificieusement de conversation, et prit congé d'elle avec l'apparence de la plus grande mortification.

La bonté du cœur de madame Drelincourt l'empêchait de soupçonner la perversité de celui des autres. Loin de penser que la confidence que venait de lui faire cette odieuse créature, fut un coup prémédité, l'air chagrin qu'elle avait pris en se retirant lui fit croire, au contraire, qu'elle y avait seulement été poussée par un autre; elle regarda tout ceci comme n'ayant aucune importance : elle ne pensait pas que son souverain lui-même pût attenter à ses principes et à sa vertu, et la conscience qu'elle avait de sa droiture et de son innocence lui paraissait devoir suffire pour la mettre à l'abri de toute imputation calomnieuse.

La créature détestable qui méditait sa ruine, imagina de faire une histoire calculée de manière à détruire l'estime qu'on avait dans le monde pour Mme Drelincourt, en la répandant elle-même : elle eût soin de la faire parvenir aux oreilles de M. Drelincourt, qui avait pour sa femme, non-seulement la plus haute estime, mais encore l'attachement le plus tendre : ils étaient cités comme un modèle de fidélité conjugale, et leur maison comme le séjour du véritable bonheur domestique, jusqu'à ce que cette réputation, qui semblait devoir être éternelle, dût enfin être sacrifiée aux fureurs d'un monstre qui se détestait elle-même et qui avait juré de punir madame Drelincourt de sa vertu. Pour assouvir sa rage, elle devait commencer par rabaisser sa victime jusqu'à elle, et trou-

vant que son artifice ne réussissait pas à son gré, elle imagina de faire tomber entre les mains de M. Drelincourt une lettre écrite par son père, dans les termes les plus propres à porter le doute dans l'esprit de l'époux le plus confiant : voici comment cette lettre était conçue.

« Où trouver des expressions pour témoigner ma reconnaissance à la plus aimable comme à la plus belle des femmes, pour les marques d'attachement sans bornes qu'elle a daigné accorder au plus fidèle des amans ! Qui ne brûlerait pas de se sacrifier pour tout ce que la nature humaine a de plus parfait ; pour la beauté de Vénus jointe à la sagesse de Minerve ? Qui ne se sentirait pas transporté au-dessus des régions terrestres au souvenir du passé ? Non,

les anges ne peuvent dans le ciel goûter un bonheur au-dessus du mien. Toutes les foudres pourraient amonceler sur ma tête dévouée le terrible appareil de la vengeance, qu'ils ne détruiraient pas le plaisir que j'éprouve encore en ce moment, en pensant que celui que j'ai goûté doit bientôt se reproduire de nouveau ! »

Cette lettre, signée du duc et scellée de ses armes, fut jetée négligemment dans l'appartement de M. Drelincourt, qui voyant un morceau de papier sali, à l'adresse de sa femme, le releva. — Qu'on juge de son étonnement : dans les premiers mouvemens de sa colère, il voulait plonger son épée dans le sein de son indigne épouse, sans lui laisser le temps de se justifier. Il courut dans ce dessein à sa chambre à coucher ; il la trouva

encore endormie ; la sérénité de l'innocence régnait sur son front ; il était convaincu qu'une âme souillée par le vice ne pouvait procurer un sommeil aussi paisible. Cette vue le désarma ; il éveilla son épouse, un peu embarrassé et presque honteux en lui remettant le billet qui venait de troubler son repos ; il la supplia, par l'amour qu'elle lui portait, de lui dire depuis combien de temps elle était instruite de la passion du duc.

Madame Drelincourt, avec cette candeur qui lui était naturelle, lui raconta tout ce qui s'était passé entre le duc de L...., sa fille et elle. M. Drelincourt, qui avait la plus haute opinion de l'honneur et des vertus de sa femme, commença à croire qu'elle était dupe de cette fille astucieuse, et se repentit sérieusement de n'avoir

pas prévenu madame Drelincourt qu'elle ait à se méfier de ses insinuations; car il savait qu'il n'y avait rien de bas et d'indigne d'une femme qui ne se respecte pas elle-même, dont elle ne fut capable. Il recommanda donc à sa femme, quelque chose qu'il arrivât, de ne plus la recevoir en particulier. Cet avis avait pour madame Drelincourt toute la force d'un ordre. Le même jour, dans la matinée, lorsque mademoiselle L.... se présenta à la porte de madame Drelincourt, on lui dit qu'elle était sortie. Aussi effrontée que vicieuse, elle insista pour se faire admettre; une violente altercation s'en suivit; on fut obligé de lui répondre enfin d'une manière positive que monsieur Drelincourt avait donné des ordres pour qu'on ne la laissât pas entrer. Indignée de ce refus, elle

se retira en prononçant entre ses dents les imprécations les plus horribles, dévouant toute la maison à sa vengeance.

Madame Drelincourt, informée de cette circonstance par son fidèle serviteur Albert, résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, jusqu'à ce que la violence de l'orage fut dissipée. Ne sachant pas dissimuler, elle évita toute espèce d'explication avec mademoiselle L...., qui, dans le monde, chercha à faire regarder son silence comme une preuve de sa culpabilité. Monsieur Drelincourt cependant, convaincu de l'innocence de sa femme, se décida à la suivre à la campagne : c'était là que les vapeurs haineuses de la fausse amitié devaient souiller une réputation aussi pure que la neige éblouissante qui tombe doucement du ciel.

Mademoiselle L.... n'eut pas plutôt appris son départ, que, pour se justifier dans l'opinion publique, elle répandit que madame Drelincourt avait voulu l'engager à favoriser une correspondance secrète entre elle et le duc son père; que, piquée de sa résistance à ses sollicitations, elle s'était retirée à la campagne. Le caractère de madame Drelincourt et celui du duc et de sa fille étaient trop connus, pour que cette histoire pût obtenir un grand crédit; cependant leur rang et leur opulence leur servirent long-temps de bouclier: ceux qui avaient été leurs dupes, redoutaient trop leur ressentiment pour les démasquer, ou étaient honteux peut-être d'avouer qu'ils avaient pu se laisser tromper.

CHAPITRE V.

Quoique habituée à vivre au milieu du grand monde, madame Drelincourt ressentit une véritable joie de se trouver à la campagne. La pureté et la sérénité de son âme lui faisaient trouver dans le spectacle de la nature les sensations les plus vives que puisse éprouver un cœur sensible. Une fois arrivée à son château, elle oublia la scène turbulente qu'elle venait de quitter. Elle errait dans l'épaisseur des bois, parcourait avec ravissement ces allées silencieuses, jusqu'à ce qu'enfin elle vint se reposer dans un bosquet formé par elle et son mari avec la mousse qu'ils avaient ramassé dans la forêt.

« Heureux, s'écria-t-elle, celui qui connaît tout le prix de la solitude ; qui, sous le poids des afflictions les plus vives, peut encore, au milieu de sa douleur, goûter les délices vraiment célestes de la tranquillité champêtre ; qui, jetant sur la vanité du monde un regard de dédain, oublie le tumulte et les anxiétés de la vie, dans l'espérance douce et consolante d'un avenir sans fin, au milieu des régions délicieuses réservées à la vertu éprouvée sur la terre ! Tout ce qui peut inspirer à l'âme cette heureuse sérénité, se trouve dans ces bosquets. »

Madame Drelincourt fut tirée de ces réflexions par un grand bruit sortant de la maison qu'elle venait de quitter à l'instant. Mais quelle fut sa surprise, en apercevant le duc et sa fille ! Attirée,

et sans savoir ce qu'elle faisait, elle se leva pour aller à leur rencontre avec sa grâce accoutumée, mais sans le moindre signe d'affection. Une rougeur pourprée colorait ses joues modestes ; évitant de rencontrer les yeux du duc, elle demanda à sa fille d'une voix tremblante si M. Drelincourt était de la partie : « Non, dit mademoiselle L..., mais monseigneur le duc et moi, avons reçu, ma chère amie, une invitation très-pressante de vous joindre ici. »

Le son de cette voix de sirène bannit le soupçon de l'esprit de madame Drelincourt. N'ayant d'autre désir que celui de plaire à son mari, elle crut de son devoir de recevoir ces deux personnes avec toute la politesse qu'exigeait la bienséance ; bien

déterminée cependant à user avec le duc de la plus grande circonspection. Elle avait reçu de lui, il est vrai, toutes les marques d'intérêt que peut suggérer la tendresse, mais ses attentions paraissaient plutôt venir d'un attachement semblable à celui qu'un père a pour sa fille; il ne s'était jamais écarté avec elle des bornes du plus grand respect; il se rangeait toujours de son avis, paraissait rechercher en tout son approbation; les seules avances qu'il se fût permises s'étaient bornées à trouver le sort de son mari digne d'envie, et à dire que celui qui possédait un trésor semblable, était plus riche que le souverain lui-même.

Ayant su par sa fille tout ce qui s'était passé, il mit dans cette visite plus de réserve que jamais,

ce qui causa à madame Drelincourt une grande satisfaction.

Dans le parc, près du lieu où ils s'étaient rencontrés, était une cascade magnifique, non pas de ce genre sublime et romantique qui fait le charme de celles qu'on rencontre à chaque pas dans les Alpes, mais établie à grands frais dans un site pittoresque. Madame Drelincourt leur proposa, pour passer leur journée plus agréablement, en attendant l'arrivée de son mari, de diriger leur promenade de ce côté.

L'heure du dîner était venue, et son époux n'était pas arrivé : elle commença alors à éprouver un embarras extrême, mêlé de craintes; mais ne voulant pas paraître manquer d'égard envers ses hôtes, elle cacha son chagrin, et se mit à table, quoiqu'avec ré-

pugnance. Mille réflexions plus tristes les unes que les autres éloignèrent la gaieté de ce repas ; pour mademoiselle L..., jamais elle n'avait été plus aimable et plus séduisante aux yeux de son amie. C'est ainsi que le méchant triomphe toujours de la candeur du bon.

Madame Drelincourt prétextant une indisposition, désira se retirer dans son appartement ; mais mademoiselle L... s'y opposa fortement, disant qu'il était impossible de supporter la vie sans sa présence ; qu'elle avait elle-même quitté la société la plus brillante pour être auprès d'elle, et que son père ayant appris qu'elle s'était retirée à la campagne, avait refusé plusieurs parties pour venir l'égayer.

Aussitôt après que la porte

de madame Drelincourt eût été refusée à cette intrigante, elle avait soupçonné que M. Drelincourt pénétrait le dessein de la lettre mystérieuse ; son premier soin avait été de courir informer son pere de la retraite de cette dame à sa campagne : le duc avait reçu cette nouvelle avec transport ; sa fille alors lui dit qu'elle allait l'y joindre selon le désir de son époux, et qu'il pouvait y venir lui-même dans l'assurance d'y être bien reçu.

En quittant le duc, elle s'était fait conduire chez ses connaissances les plus intimes, et leur avait dit en confidence, que la conduite peu décente de madame Drelincourt avait obligé son mari à l'envoyer à la campagne ; qu'elle craignait que son père n'en fût en quelque sorte la cause par son imprudence et par sa galanterie

naturelle avec toutes les jolies femmes, que celle-ci aurait prise pour une passion sérieuse; mais quelle pensait bien que les choses n'avaient pas été aussi loin qu'on le disait, et qu'elle courait joindre son amie à la campagne, afin de la consoler.

Elle ne manqua pas de recommander à toutes celles à qui elle fit ce conte, de garder le secret, de peur que cette affaire ne devînt publique; c'était précisément le moyen le plus certain de la répandre dans le monde; car bien des femmes, qui n'avaient pas toute la noirceur d'âme de mademoiselle L..., étaient cependant jalouses des louanges que tous les hommes prodiguaient à madame Drelincourt. Peut-être ne lui désiraient-elles aucun mal réel, mais elles n'étaient pas fâchées de trouver

que ses vertus et sa chasteté n'étaient pas plus inébranlables que les leurs : ce motif seul les fit se hâter d'en parler dans toutes les compagnies ; de sorte que M. Drelincourt eût, avant midi, dans sa maison, la moitié de Paris, accourue pour le consoler de son malheur. Ce coup fut peut-être le plus terrible qu'il ait ressenti de sa vie. La lettre qu'il avait trouvée se retraça à son esprit avec toutes les circonstances propres à allumer sa colère ; la facilité avec laquelle son épouse avait accédé à sa demande de ne plus recevoir la fille du duc, lui paraissait même une preuve de son crime.

Dans cet état affreux, il résolut d'aller trouver le duc, la lettre à la main ; mais quelles furent sa douleur, sa honte et sa rage, lorsqu'il apprit que celui-ci venait de

quitter Paris pour Versailles ! Le duc n'avait aucun intérêt à la cour, il ne pouvait qu'être allé au château. Monsieur Drelincourt n'osait s'abandonner à l'idée que ce fût un rendez-vous, mais pourtant il le craignait ; puis réfléchissant, si, disait-il, ma femme attendait le duc, pourquoi m'avoir engagé à la suivre avec tant d'instance ; et si elle a reçu réellement cette lettre, pourquoi ne la pas conserver avec plus de soin ?

« Une bagatelle aussi légère que l'air, est pour un jaloux l'objet le plus important, le témoignage le plus irrécusable. »

M. Drelincourt cependant n'était pas tourmenté de cette passion basse, et quand la jalousie eut habité son sein, l'opinion qu'il avait de sa femme, eut suffit pour l'étouffer ; mais il se sentait hu-

milié à ses propres yeux, en souffrant que le monde osât soupçonner la vertu de celle qu'il préférait à tous les trésors du monde. Les honneurs, les dignités semblaient s'évanouir lorsqu'il les comparait à cette pierre précieuse de laquelle seule dépendait tout le bonheur de sa vie. « Quelque vil serpent, disait-il, a voulu souiller son âme pure et angélique; mais non, elle est encore innocente, je la serrerai dans mes bras et lui demanderai pardon de l'injustice de mes soupçons. Ce sein, sur lequelle elle a reposé si souvent, sera le dépositaire de ses chagrins; si elle a appris que la langue envenimée du scandale a voulu flétrir la vie la plus pure, je la consolerai, je ranimerai ses esprits abattus. »

Plein de ces nobles réflexions,

monsieur Drelincourt se disposa à aller rejoindre sa femme pour l'heure du dîner ; il jouissait par avance du plaisir qu'il aurait à converser avec elle sans témoin ; mais au moment où il allait partir, on lui apporta des lettres importantes du roi, et qui exigeaient une prompte réponse. Il fut obligé de se livrer à ce travail, qui retarda son départ pour Versailles. Pendant ce temps, un domestique vint l'informer que c'était le jour où madame recevait ordinairement ; qu'elle avait donné des ordres avant son départ ; que les salons avaient été préparés, et qu'une société nombreuse y était déjà réunie.

Ce fut pour cet époux tendre et sensible un nouveau coup auquel il n'était pas préparé ; mais

se rappelant tout ce qui était venu à ses oreilles dans la matinée, il pensa que le seul moyen de sauver la réputation de sa femme, était de paraître ne faire aucune attention à ce qui s'était passé, et d'affecter de la gaieté. Il entra donc dans le salon avec sa bonne humeur accoutumée, et parla à plusieurs personnes avec une grande aisance, tandis que son cœur était à la torture. Afin de prévenir toutes les questions, il dit que sa femme était indisposée, et qu'on lui avait ordonné un air plus vif.

De son côté, madame Drelincourt était tellement agitée, qu'elle fut obligée de quitter la table et d'abandonner ses convives. Elle n'avait jamais paru si ravissante aux yeux du duc; le malaise qu'elle éprouvait, rehaussait encore l'éclat de ses charmes et enflammait de

plus en plus son cœur, comme cette belle Romaine enflamma celui de Sextus. Sa fille tressaillait de joie à cette découverte; cependant tout son art et son adresse ne purent retenir madame Drelincourt : à l'instant où elle quitta l'appartement, mademoiselle L... quitta la maison pour retourner à Paris; elle espérait y arriver assez à temps pour se présenter au cercle chez M. Drelincourt; elle ne fit pas même connaître son intention à son père. La femme de confiance de madame Drelincourt l'avait suivie à la campagne avec son fidèle Albert. Cette femme détestait mademoiselle L..., et vit avec plaisir sa résolution, sans considérer combien il était injurieux pour la réputation de sa maîtresse, de rester seule dans une maison avec une personne de mœurs aussi

dépravées que celles du duc. Celui-ci était resté assis dans le pavillon qui donnait sur la prairie. Quoiqu'il était tard, cette pièce était illuminée avec éclat en l'honneur de sa seigneurie; car madame Drelincourt aurait cru manquer à son devoir d'épouse, en n'ayant pas pour les connaissances de son mari tous les égards et toutes les attentions dus à leur rang, et dont la bienséance semblait faire une loi. C'était aussi pour cette raison qu'elle avait donné des ordres avant son départ, pour que les appartemens fussent préparés comme il était d'usage les jours de réception. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de trouver étrange que son époux lui envoyât précisément deux personnes que le matin il désirait qu'elle évitât. Mais elle réfléchit ensuite que peut-

être il en avait agi ainsi à dessein et pour prévenir tous les propos qui pourraient se répéter dans le monde.

Après avoir formé mille conjectures sans s'être arrêtée à aucune, elle s'endormit, laissant, ou du moins s'imaginant laisser le duc et sa fille dans le pavillon. Quoique sa conduite ait été extrêmement réservée, elle ne put s'empêcher de convenir que tous les rapports qui lui avaient été faits sur la dépravation des mœurs du duc, n'étaient pas sans quelque fondement.

Mademoiselle L... arriva à l'hôtel de M. Drelincourt assez à temps pour donner un plus grand air de mystère à cette importante affaire. Ce gentilhomme se disposait à quitter l'appartement, comme elle entrait. « Je vous croyais avec

ma femme, dit monsieur Drelincourt avec une agitation visible. — J'y étais ce matin, dit-elle. — Et votre père ? — Je l'ai laissé à... » Le mot fut à peine articulé, qu'il tomba sans connaissance sur le parquet. Je ne puis dire combien de temps il y serait resté, si mademoiselle L..., elle-même, ne lui eût prodigué ses soins. Enfin revenu à lui, cette femme odieuse, en affectant de lui offrir des consolations, enfonçait de plus en plus le poignard dans son sein. Elle lui dit combien elle prenait de part à son affliction; que depuis long-temps elle avait prévu ce malheur; mais qu'il devait savoir qu'une fille n'avait aucun pouvoir sur son père.

Enflammé, exaspéré, hors de lui-même, M. Drelincourt ne savait à quoi s'arrêter. Il fut quelque temps irrésolu; son cerveau

était embrasé, ses yeux lançaient l'éclair et roulaient égarés dans leur orbite, ses cheveux se hérissaient sur son front, tout son corps tremblait, et l'horreur saisissait son âme. « Existé-je encore! rêvé-je, ou suis-je bien éveillé? s'écriait-il d'un ton farouche : toutes les foudres du ciel, réunies, sont-elles tombées à la fois sur cette malheureuse tête, et m'ont-elles anéanti? S'il en est ainsi, prenez pitié de ma situation et frappez le coup mortel avant que je connaisse toute l'étendue de mon malheur. » Egaré par le désespoir, il parcourait l'appartement, jusqu'à ce qu'une larme vînt le soulager. Alors cette fausse amie affecta d'essayer de le consoler encore. Elle employa avec art le ton de la tendre amitié, tantôt plaignant son sort, en blâmant une

épouse infidèle ; tantôt le suppliant de modérer son ressentiment : elle déchirait son cœur en cherchant des excuses à la conduite de madame Drelincourt, et parlait de ses vertus antérieures pour augmenter le dépit et les regrets de ce malheureux époux.

La raison revint enfin ; M. Drelincourt se repentit de s'être trahi, même devant ses domestiques, et demanda sa voiture, d'un ton calme et résolu. Il partit pour son château, le cœur plein de repentir, et certain de l'innocence de sa femme. Cette calme résignation renversa l'espoir de mademoiselle L..., qui avait espéré que la fureur le conduirait droit à l'appartement de sa femme, pour laver dans son sang son honneur outragé.

Elle demeura quelque temps

fixée à la même place, incertaine sur ce qu'elle avait à faire ; mais soudain il lui vint à l'idée de tâcher d'arriver au château de M. Drelincourt par une autre route, et avant lui, et d'instruire sa femme de toute l'étendue de ses malheurs; elle devait lui dire avec franchise qu'elle était perdue dans l'opinion générale, et qu'elle devait se soumettre ; qu'il n'existait à son avis aucune différence entre commettre un crime et en avoir l'intention ; que les apparences étaient contre elle, et que sa conduite avec le duc son père avait donné lieu de soupçonner sa vertu, avec d'autant plus de raison, que son époux lui-même partageait les doutes à cet égard ; car tant qu'il la considérait comme exempte d'intrigues et incapable d'infidélité, les langues les plus envenimées n'auraient pas

osé attaquer son honneur par des imputations calomnieuses.

Elle quitta Paris avec ce thème tout préparé, et atteignit le château assez tôt pour accomplir son dessein. A peine était-elle auprès de madame Drelincourt, qu'un cliquetis d'épée se fit entendre. Mademoiselle L... ouvrit la fenêtre, et voyant tomber son père, elle s'écria avec l'accent de l'intérêt le plus tendre et toutes les anxiétés de la véritable amitié : « Fuyez, ah fuyez de cette maison, ou vous êtes vouée à la mort! » Madame Drelincourt, sans réfléchir à ce qu'elle allait faire, s'enfuit par une porte de derrière pour échapper au fer d'un époux en fureur, qui ne manqua pas d'attribuer sa frayeur et sa fuite au sentiment de son crime.

A son arrivée au château, il avait l'intention de voler avec toute l'ar-

deur de l'amour dans les bras d'une épouse adorée ; mais, après avoir fait quelques pas, il vit, à son grand étonnement, le pavillon ouvert et illuminé ; un homme était étendu sur le sopha : sans même examiner qui il était, mais croyant dans sa rage apercevoir à ses côtés la forme de sa femme, il tira tout à coup son épée, et allait frapper le duc au cœur ; mais ici la prudence et surtout l'honneur retinrent son bras : « Cette action, dit-il, serait celle d'un assassin ; je ne veux pas souiller mes mains du sang de mon semblable, quoiqu'il m'ait désormais privé de tout repos ; je veux le combattre noblement : choisissez donc, M. le duc, entre ces armes ! » et il lui présenta une épée et un pistolet. Le duc, qui possédait dans sa perfection l'art de l'escrime, choisit l'épée, se croyant presque

certain de parer les coups de son adversaire. Il était fier d'ailleurs du sujet du combat, et son amour-propre jouissait de l'erreur de monsieur Drelincourt. Mais celui-ci, aussi adroit que le duc, lui traversa le corps au premier coup. Mademoiselle L... ayant été témoin de cette catastrophe, et certaine que celle qu'elle détestait avait fui, se hâta de retourner à Paris, pour informer la justice du meurtre de son père. Il ne se passa pas long-temps avant que le château fut cerné; on s'empara de la personne de l'infortuné M. Drelincourt, et il fut jeté en prison.

Le favori d'un roi, en disgrâce, ne manque jamais de voir tourner ses fautes les plus légères en vices les plus grands, en crimes les plus atroces. C'est ce qui arriva à M. Drelincourt. Il fut ac-

cusé auprès de son souverain d'avoir dissipé les deniers de l'état, et d'avoir tâché d'obtenir les affections de la fille du duc. Ces crimes, mis sous les yeux du roi, firent l'effet de ces traits empoisonnés qui corrompent d'abord, puis finissent par gangrener la blessure qu'ils ont faite.

Le roi, bon, affable et indulgent, n'était pas disposé à donner crédit aux rapports qu'on lui faisait, jusqu'à ce qu'on lui eût enfin insinué que M. Drelincourt trahissait sa confiance, qu'il lui avait accordé toute entière. Ses prévenances, son assiduité, prirent les couleurs de la ruse et de la perfidie. Le roi en vint à croire que tous ces rapports n'étaient pas dénués de fondement, et alors, sans s'intéresser le moins du monde au malheureux qu'il avait chéri,

il le laissa en proie au conflit des passions et dans l'obscurité d'une prison. Mais là même, la pureté de sa conscience, cette sentinelle sacrée de tout homme de bien, lui faisait supporter avec calme et dignité des persécutions qu'il n'avait pas mérités.

Empressé de connaître le sort de son épouse et la volonté de son souverain, qu'il respectait et honorait, il résolut de lui écrire, et demanda à cet effet du papier, une plume et de l'encre ; on lui refusa ces objets à moins qu'il ne les payât d'un prix énorme ; ayant demandé ce qui pouvait lui procurer cette satisfaction, on lui répondit : « Le diamant qui est à votre doigt. — C'est, dit M. Drelincourt, un présent de mon roi, la dernière marque de distinction qu'il m'accorda ; je veux lui mon-

trer, dans des jours plus prospères, si toutefois il doit en luire encore pour moi, combien j'attachais de prix à ses dons, en les conservant aux jours de la plus grande détresse, et je ne m'en séparerai pas. — Alors vous n'aurez pas ce que vous désirez. — Comme il vous plaira, dit M. Drelincourt, » et il retourna vers le coin obscur qu'on lui avait accordé, où il passait ses jours, triste et mélancolique, excepté lorsqu'un rayon d'espoir venait luire dans son âme, et lui disait qu'il avait été trompé.

Madame Drelincourt ayant quitté sa maison, se retira dans une autre appartenant à une vieille domestique qu'elle avait long-temps soutenue. Elle ne se fit pas de scrupules de raconter à cette bonne créature ce qu'elle savait de tout

ce qui s'était passé, et lui demanda avec candeur son avis sur la conduite qu'elle devait tenir.

Comme cette femme avait du bon sens, un jugement sain et un extrême attachement pour sa maîtresse, en pleurant sur son sort, elle n'hésita pas à lui conseiller de suivre le plan qu'elle avait conçu d'abord, jusqu'à ce que M. Drelincourt fut revenu de son erreur et convaincu de son innocence; et de passer en Italie, où elle avait une parente d'un rang élevé et d'une réputation intacte. Elle espérait rester quelque temps sous la protection de cette dame; elle connaissait son cœur et était persuadée qu'elle ne refuserait pas d'aller pour elle à Paris, afin de raconter à M. Drelincourt la vérité des faits, ce qu'elle ne pouvait lui faire savoir par aucun

autre canal. Sa douleur était à son comble ; elle savait à peine à quoi attribuer ce changement subit; elle descendait dans sa conscience, et n'y trouvait rien qui put l'accuser.

La vieille femme que madame Drelincourt regardait avec justice comme une véritable amie, lui offrit d'envoyer chercher sa première femme de chambre et Albert, son serviteur favori. Ces deux personnes, sincèrement attachées à leur maîtresse, n'hésitèrent pas à suivre ses ordres et à partir avec elle en Italie. Quelques effets les plus précieux, furent bientôt emballés, et en peu de temps tout fut disposé pour le départ.

Ainsi cette femme, modèle de toutes les vertus, dit adieu à ces scènes tumultueuses qui, à la vérité, étaient peu faites pour son

âme, formée pour la retraite et la solitude. En quittant les lieux habités par son époux, son cœur était cruellement déchiré, à l'idée que cet époux qu'elle adorait, pouvait être ainsi trompé; mais elle espérait encore que le temps n'était pas éloigné où elle pourrait contempler encore l'objet de ses plus chères affections. Cette pensée et la pureté de sa conscience, furent ses seuls soutiens dans cette terrible épreuve.

CHAPITRE VI.

Après un voyage de neuf jours, madame Drelincourt arriva au pied des Alpes : peu habituée à une aussi longue route, elle admirait avec enthousiasme la scène

sauvage, mais sublime et romantique qu'offrent les environs des ruines du château de Tivoli ; elle manifesta à ses deux compagnons de voyage le désir d'habiter ces lieux, jusqu'à ce qu'ils puissent se procurer des nouvelles de sa parente ; car il s'était passé plusieurs années sans qu'elle ait correspondu avec elle. Le bon Albert offrit de traverser les Alpes avec une lettre de sa maîtresse, et de s'assurer par lui-même si cette dame vivait encore. Ayant trouvé une chaumière propre, quoique petite, il la prépara donc pour recevoir sa maîtresse, et partit, la laissant avec sa femme de chambre. Cette entreprise aurait pu paraître téméraire à tout autre qu'au fidèle Albert. — Seul, dans des sentiers à peine tracés, et ignorant la langue du pays dans lequel

il allait voyager ; chargé de la lettre de sa maîtresse, il se mit en route le cœur plein de joie.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit d'un voyage qui n'offrit aucun événement remarquable. Lorsqu'Albert arriva, la parente de madame Drelincourt était morte depuis quelques années. Un fils avait succédé à ses titres et à ses biens, mais il était loin d'avoir hérité des qualités aimables de sa mère ; il était hautain, bas et avare. Ayant appris d'Albert l'objet de sa mission, il le congédia en le chargeant d'assurer sa maîtresse de son estime, et de lui recommander de retourner auprès de l'époux qu'elle avait quitté. Albert ne rendit pas à sa maîtresse cette dernière partie de sa réponse, de peur de l'affliger.

Ce voyage, au milieu de sentiers

rocailleux ou couverts de neige, demanda un temps assez long à ce pauvre Albert. A son retour, sa maîtresse était devenue mère; c'est dans une chaumière que l'infortunée Glorianna vit le jour pour la première fois. Là madame Drelincourt reçut les premières caresses de sa fille. L'aimable petite créature, en voyant Albert, lui tendit ses mains innocentes comme pour lui demander sa protection. Albert en fut ému jusqu'à l'âme. «Comme votre parente n'existe plus, madame, ne pensez-vous pas que je ferais bien de retourner à Paris informer M. Drelincourt de votre situation présente et du lieu que vous habitez?»

L'espoir de présenter la petite Glorianna à son père, réjouissait le cœur de madame Drelincourt, mais l'immense quantité de neige

qui s'était amassée autour de son humble retraite, lui fit craindre pour son fidèle Albert, si elle le laissait partir dans cette saison de l'année : après l'avoir remercié de son offre affectueuse, elle lui dit qu'elle l'accepterait volontiers aussitôt que la neige commencerait à disparaître.

Une difficulté sérieuse attristait madame Drelincourt ; elle était née et avait été élevée dans la religion protestante, et elle habitait maintenant la terre du catholicisme. Cette chère enfant, son unique soutien, ne pouvait, d'après la superstition de l'église catholique, être baptisée. Ce fut pour cette excellente femme le sujet d'une grande douleur ; mais avec une piété vraiment maternelle, elle donna à sa fille son propre nom, et quoiqu'en butte à la plus cruelle

destinée, elle sentit une consolation impossible à décrire.

Pendant que le calme et la paix régnaient dans la chaumière, l'amie prétendue de madame Drelincourt, la fille du duc, était en proie aux angoisses les plus déchirantes. Elle était bannie de presque toutes les sociétés. Quand la mort de son père fut rendue publique, elle ne reçut la visite ni les consolations de personne. Le duc n'avait joui d'aucune estime durant sa vie; sa mort ne fit pas verser une seule larme. Sa lâcheté l'avait fait presque autant détester des femmes que des hommes, et jamais il n'eût trouvé une seule maison qui consentît à le recevoir, si son rang ne lui eût servi de passe-port. Une fois qu'il s'était donné entrée, il était difficile de s'en débarrasser; il était in-

sensible aux impolitesses les plus marquées. Sa fille affecta de le regretter par toute la pompe du chagrin extérieur, en célébrant les funérailles avec tous les honneurs dus seulement aux bons. Sa maison à Paris resta tendue de noir pendant une année, on pourrait dire même que son cœur correspondait avec cet attirail et son vêtement extérieur; car il était, si je puis m'exprimer ainsi, aussi noir que ces draperies lugubres. — Un domestique du duc l'avait vu tomber; il avait vu M. Drelincourt retirer du corps ensanglanté de ce monstre l'épée qui venait de venger son injure. Ce domestique avait tout employé pour le rappeler à la vie, mais i avait rendu le dernier soupir. Avec lui mourut la réputation de plus d'une femme vertueuse. Son

corps fut aussitôt transporté à Paris, et par l'ordre de sa fille, exposé publiquement avec tout le faste que comportait son rang élevé. Il fut habillé de satin blanc et couché sur un lit de parade; près de ce lit était placé son cercueil couvert d'un drap noir, sur lequel étaient brodées les armes de sa famille : de chaque côté du lit, brûlaient douze lampes funéraires. La chambre dans laquelle il était couché était tendue de noir, et des muets, d'une taille plus qu'ordinaire, furent placés pour garder les restes impurs de ce monstre. Sa fille, avec tout l'art qu'on lui connaît, essayait, par sa conduite étudiée, de se donner une réputation de piété filiale.

Elle vint dans cette chambre de parade, et, au milieu des spectateurs, elle la parsema de roses et de jasmin. Comme elle était oc-

cupée à remplir ce qu'elle désirait qu'on prît pour un acte de piété, une voix s'écria d'un ton terrible et solennel : « L'ombre de la nuit, image de la mort et le funeste cygne, conviendraient beaucoup mieux. »

La figure qui prononça ces mots, portait un masque noir et un long voile de la même couleur; elle était grande et maigre, et se glissa hors de la chambre, avant que mademoiselle L... ait eu le temps de donner des ordres pour qu'on arrêtât la personne qui avait osé insulter les mânes de son père, en faisant de pareilles réflexions sur sa mémoire; mais la figure avait disparu, et les mots de cygne et d'ombres de la nuit retentissaient toujours aux oreilles de mademoiselle L... Quoiqu'elle n'ignorât pas combien son père était générale-

ment haï, elle n'eût pas voulu qu'aucune imputation de ce genre, et surtout faite en public, restât impunie. Elle fit donc faire les plus promptes recherches sur la personne qui avait eu l'audace de prononcer des paroles d'une aussi sombre importance.

L'impression que cet événement fit sur son esprit, fut plus profonde qu'elle n'osait l'avouer, car, retirée dans son appartement, elle s'écria : « Voilà la figure! voilà la figure noire ! voyez-vous sa tête énorme?... elle me fait signe de la suivre !.... elle a peut-être à me révéler quelque secret que je n'ai pas le courage d'écouter. » Le désordre de ses sens était visible ; elle ordonna à sa femme de chambre de passer la nuit auprès d'elle. « A l'heure de minuit, dit-elle, lorsque les tombes entr'ou-

vertes laissent sortir les morts, je la reverrai encore.» Et elle la vit en effet dans son imagination : elle s'écria, avec des contorsions épouvantables : «Otez-la de devant moi, éloignez-la ! — Quoi, madame ? que faut-il ôter ? — La figure! la figure!»

Son agitation redoubla à mesure que l'heure de minuit approchait; enfin cette heure funeste vint à sonner; épuisée par les convulsions, elle s'évanouit. Elle rugit ainsi pendant plusieurs jours, et refusa tous les secours de l'art. Lorsqu'elle commença à reprendre ses esprits, elle prononça sur son père et sur elle-même les imprécations les plus horribles; il était presque impossible de rester auprès d'elle. Elle ne sortit de ce délire que pour retomber dans un état plus affreux encore. Aussitôt que sa raison revînt, tout

son corps se couvrît d'une lèpre noire et putride, qui s'étendit depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds : dans cet état malheureux, elle ne pouvait qu'avec peine passer d'une chambre à l'autre.

Malgré tous les travers de son esprit, elle avait toujours conservé son adresse insinuante et ses manières gracieuses ; maintenant elles l'abandonnèrent. Elle devint la proie des passions les plus violentes, tourmentant et déchirant ceux que son caractère intrigant avait d'abord gardé près d'elle. Elle traîna ainsi pendant une année sa misérable vie. Son âme s'exhala au milieu de l'agonie la plus effrayante ; ses yeux hagards semblaient souhaiter la destruction de la race humaine toute entière : comme Caligula, si elle

eût gouverné le monde, elle eût désiré pouvoir le détruire d'un seul coup. Lorsqu'elle eut cessé de vivre, tout son corps devint noir ; sa langue gonflée sortait de sa bouche ; la chambre était tellement remplie de miasmes putrides échappés de son corps, qu'elle en fut infectée. Ceux chargés de remplir auprès d'elle le dernier office, furent obligés d'employer les préservatifs les plus forts pour éviter la contagion qui les menaçait. Au milieu de la nuit, les restes de cette femme exécrable furent renfermés dans la tombe de ses ancêtres, sans que l'état de son cadavre ait permis même de lui rendre les honneurs dus à son rang dans le monde.

CHAPITRE VII.

Madame Lenoir allait continuer son récit, lorsqu'elle vit entrer les deux nobles personnages qui s'étaient si obligeamment chargés de la lettre de Glorianna, qui fut reçue avec avidité. La grâce naturelle et les manières prévenantes de lord et de lady S... inspirèrent à la dame solitaire la plus grande confiance, et leur visite remplit son âme d'une joie dont elle ne pouvait se rendre compte.

Si elle fut satisfaite de ses illustres visiteurs, ils ne le furent pas moins de l'accueil qu'elle leur fit. Ils crurent reconnaître qu'elle était d'un rang élevé ; quelles que fussent les raisons qui

avaient pu l'engager à vivre dans la retraite, et malgré qu'ils admiraient l'agréable situation de sa solitude, ils ne purent s'empêcher de trouver étonnant qu'une femme d'une aussi rare beauté se tînt ainsi éloignée du monde : ils n'osèrent cependant pas chercher à en pénétrer la cause.

Madame Lenoir pria ses nobles hôtes de partager son humble repas, qui fut servi d'une manière à la fois élégante et simple. Aucun luxe n'y fut déployé, mais la gaieté en assaisonna tous les mets, et lord et lady S... furent ravis de leur réception. Ils étaient convaincus que quelque mystère enveloppait la destinée de la jeune personne qu'ils avaient rencontrée et qui leur avait inspiré un si vif intérêt. Ils retinrent encore ici leur curiosité, qui pourtant était

pardonnable ; car peu de personnes pourraient voir une jeune demoiselle de dix-sept ans, seule dans une auberge, sans mentor et sans guide, sans être à l'instant poussées du désir de savoir qui elle est.

«Les habitans des Alpes sont tous beaux, dit lady S..., selon mon goût, du moins. — Ils vous sont infiniment obligés, madame, répondit madame Lenoir. — Oui ! continua le lord, nous avons été on ne peut plus satisfaits de tous ceux que nous avons vus, et ils nous ont imposé même de grandes obligations. » La manière gracieuse avec laquelle ces paroles furent prononcées, causa un instant d'embarras à la modeste madame Lenoir. « Elle regrettait, disait-elle, de ne pouvoir traiter ses hôtes selon leur rang ; mais peut-être,

ajouta-t-elle, pourrai-je dans un autre temps avoir cet honneur. »

Le jour étant très-avancé, lord et lady S... se préparèrent à prendre congé de madame Lenoir, et lui réitérèrent leurs remercîmens. En sortant de la chaumière, ils trouvèrent le site d'une beauté si peu commune, qu'ils résolurent de passer quelques jours à visiter ces lieux, afin de jouir de ces scènes si nouvelles pour eux. Ils retournèrent à leur auberge. La beauté de la soirée les invita à se promener en suivant un sentier tortueux entrecoupé de chèvre-feuille et de roses sauvages qui exhalaient leurs douces odeurs en s'entrelaçant sur les masses énormes de rochers qui s'élevaient sans cesse à la vue de nos voyageurs enchantés.

Ils marchaient depuis quelque

temps, lorsqu'ils virent une jolie personne courant dans un sentier qui conduisait à une prairie voisine, couverte des fleurs les plus agréables ; l'innocence siégeait sur son front, un sourire aimable était répandu sur sa figure céleste ; son maintien plein de grâce et de dignité semblait annoncer qu'elle n'était pas d'une naissance obscure. Elle s'arrêta, et nos voyageurs ravis, la contemplèrent assise dans la prairie, appuyée sur un bras d'ivoire qui aurait pu le disputer à celui de la Vénus de Médicis.

Une écharpe brodée était jetée négligemment sur sa taille légère ; une robe verte flottant avec grâce, dérobait à l'œil curieux des formes admirables. Ses jolis pieds étaient garantis par des sandales qui paraissaient d'or bruni ; ses cheveux formaient des bou-

cles légères sur son front plus blanc que la neige, et flottaient en ondes sur ses épaules, se mêlant aux roses dont sa tête était couronnée. Dans ce divin appareil, elle se reposait sur un banc de violette, garanti des rayons brûlans du soleil par un bosquet que la nature avait formé près d'une source dont les eaux limpides, murmurant à travers les feuilles tremblantes, formaient, avec le concert des oiseaux du bois voisin, une harmonie à la fois douce et sauvage.

A la vue de tant de beautés, les nobles étrangers demeurèrent un instant sans pouvoir proférer un seul mot; enfin, attirés comme involontairement vers elle, ils lui adressèrent la parole. Si la beauté de sa figure les avait étonné, le charme de sa voix les jeta dans le

ravissement. Deux rangées de perles les plus pures rehaussaient le corail de ses lèvres ; sa douce haleine embaumait l'air. Jamais Vénus ne brilla d'une grâce aussi enivrante ; la beauté, l'amour et la gaieté naïve semblaient réunies en elle.

« Belle innocente, dit le noble pair, ces lieux renferment-ils beaucoup de sites aussi enchanteurs que celui-ci ? — Oh ! beaucoup, dit-elle, et la plus vive rougeur colorant ses jolies joues, augmentait encore l'éclat de sa beauté. Les sauvages habitans de ces bois mêlent chaque jour leurs notes mélodieuses aux murmures de cette source qui coule éternellement à travers le feuillage que vous voyez devant vous. — Et ces rochers ne sont-ils donc jamais couverts de neige ? — Dans l'hi-

ver, la beauté de leurs côteaux brillans, contraste admirablement avec la blancheur du ciel. — Habitez-vous ces froides régions, lorsque les brises de l'hiver s'étendent dans la plaine? — Je trouve partout, dit-elle, un éternel printemps : les vents glacés de l'hiver et les rayons bienfaisans d'un soleil d'été, sont goûtés avec la même reconnaissance par une âme satisfaite. Mes parens ont quitté le grand monde pour vivre dans la retraite et pour connaître la jouissance de faire le bien. La maison que vous apercevez là-bas, leur appartient; ils l'ont un peu embellie et l'habitent seuls avec moi, leur fille unique. — Mais ne craignez-vous pas de sortir ainsi seule? — Non, la pureté de la conscience est le meilleur gardien que nous puissions avoir. » A ces mots elle

s'éloigna d'un pas aussi léger que l'air, et la figure couverte d'une rougeur modeste.

Le respect, l'étonnement et le plaisir remplissaient l'âme de lord S... et de son épouse. Ils étaient demeurés dans l'extase; enfin, comme ils continuaient leur promenade contemplant l'éclat des étoiles et la beauté de la lune, qui, dans sa course majestueuse, réfléchissait sa lumière argentée sur le feuilles vacillantes, auxquelles brillaient, suspendues en perles transparantes, les gouttes de rosée; l'âme remplie de la grandeur de cette scène, ils s'assirent pour écouter le chantre harmonieux de la nuit.

Instruits par les accens plaintifs de la tendre philomèle que l'heure du repos approchait, ils quittèrent non sans peine ce lieu

de délices, déterminés à revenir le lendemain de bonne heure le visiter encore; ils espéraient y revoir cette nymphe aérienne qui les avait laissés dans l'admiration. Au-dessus de leur hôtellerie, s'élevait une tour d'une beauté antique et qui tombait en ruines; à ses pieds coulait la rapide Durance, qui prend sa source dans la partie supérieure du mont Saint-Bernard, tout près de l'habitation des hommes les plus humains et les plus hospitaliers que le ciel dans sa bonté ait créés pour secourir le malheur. Ces hommes renommés dans toute l'Europe, consacrent tous leurs instans à consoler l'infortune; ils soutiennent de leurs modiques revenus des milliers de leurs semblables : le pauvre excédé de fatigues et mourant de faim, renaît à l'espérance en apercevant leur

toit protecteur ; jamais l'être souffrant ne les implora en vain. Le riche lui-même, égaré dans sa route, y est accueilli avec cette générosité qui caractérise la véritable bienfaisance; il y laisse en sortant des secours que la misère viendra réclamer après lui. Ces bons ermites se chargent d'acquitter la dette qu'il vient de contracter en mangeant le pain réservé au malheur.

Ceux qui n'ont jamais traversé ces régions desséchées, ne peuvent comprendre comment il est possible à des êtres humains d'exister dans un climat où règne un éternel hiver. L'homme observateur se demande comment ils peuvent se procurer des provisions assez abondantes pour la quantité innombrable de personnes qui s'y arrêtent, surtout lorsqu'il considère

qu'on ne trouve aucune verdure à quinze lieues aux environs de leur demeure. Ils apportent de cette distance leur lait, leur bois, leur vin ; ils sont obligés d'aller beaucoup plus loin chercher les autres provisions. Cependant tout est bien réglé, et chacun d'eux est alternativement chargé d'y pourvoir. L'intention de nos nobles voyageurs était de visiter ces hommes qui font tant d'honneur à notre fragile humanité.

Le voile de la nuit se déchira par degrés ; l'aurore sortait avec une grandeur majestueuse du sein de ces montagnes énormes, pour dorer ces pyramides qui, dans leur confusion brillante, élèvent leurs têtes vers le ciel et semblent saluer le grand astre du jour. Nulle part le soleil ne brille avec autant d'éclat que sur les Alpes, dont les sommets,

couverts de nuages épais, semblent s'élever pour les dissiper et paraissent indignés de leur emprisonnement. Alors Phébus, sur le char doré du jour, chasse les vapeurs de la terre, Zéphir, de ses ailes argentées, vole à son aide, ou, soumis aux ordres d'Eole, il va se balancer doucement sur le cristal d'un ruisseau et caresser les bosquets de son doux murmure.

L'alouette tira du sommeil les nobles voyageurs : empressés de jouir de cette belle matinée, ils exécutèrent leur projet de promenade.

CHAPITRE VIII.

Pendant ce temps, Glorianna, qui avait quitté Bâle dans sa petite voiture, pour se rendre à Paris, voyageait avec hâte vers la capitale. Chaque tour que faisaient les roues remplissait son cœur de joie; chaque pas des chevaux la rapprochait davantage des lieux où son père et sa mère avaient passé la plus grande partie de leur vie; mais l'espoir de pouvoir être utile à ce père qu'elle chérissait, surpassait dans son cœur toutes les autres sensations. Albert lui avait dit qu'il vivait dans la misère, mais elle ignorait encore son rang et les malheurs qu'il avait éprouvés. Elle avait déjà passé le mont Jura et parcouru

la France jusqu'à Dijon. Les ruines majestueuses de cette ville et sa situation, excitèrent vivement son intérêt; étant forcée, contre son gré, d'y rester un jour, elle pensa à le mettre à profit, en visitant la forteresse, la vieille église, la galerie de peinture, etc., toutes ces choses étant nouvelles pour elle.

Elle admira particulièrement la galerie de peinture. En examinant les tableaux, elle fut frappée de la ressemblance qu'elle crut reconnaître entre un portrait qu'elle avait sous les yeux, et un autre que sa mère avait porté pendant quelque temps. Ne se rappelant pas où ce portrait avait été placé par Albert, elle l'appela pour le lui demander, et en même temps pour savoir s'il ne pensait pas comme elle que cette pein-

ture ressemblât beaucoup à celle que sa mère portait fréquemment. « Oh oui, dit Albert, la ressemblance n'est que trop frappante, c'est mademoiselle...., fille du duc de L..., celle qui fut cause de tous les malheurs de votre mère! — Mais, comment un corps qui paraît si beau, peut-il cacher une âme méchante? — La beauté de ses traits, dit Albert, était le passeport de ses vices; sous ce visage enchanteur, elle cachait le cœur le plus noir; elle employait l'art le plus perfide pour arriver à l'exécution des desseins les plus exécrables; elle était méchante et corrompue, et mettait tous ses soins à rendre les autres semblables à elle. — Cela peut être, dit Glorianna, mais je ne puis concevoir comment elle a pu rendre ma mère malheureuse, car

madame Drelincourt paraissait chérir sa mémoire. — Votre mère, mademoiselle, fut sacrifiée par la créature la plus vile qui ait existé. C'est une longue histoire, et qu'il ne me conviendrait peut-être pas de raconter ici : votre père vous expliquera tout cela. Long-temps avant de mourir, votre mère fut convaincue des manœuvres perfides de cette fausse amie. Passons à la figure suivante, s'il vous plaît, car je n'éprouve aucun plaisir à regarder celle-ci. » Glorianna désirait en savoir davantage, mais elle s'aperçut qu'Albert ne voulait rien dire de plus.

Le tableau suivant représentaient la mort de Sénèque, condamné par Néron. Glorianna le contempla avec une vénération mêlée d'étonnement ; elle semblait ressentir toutes les souf-

frances de ce grand homme, et sa vue lui rappela ce passage de ses œuvres immortelles, que sa mère avait gravé dans sa mémoire dès son enfance : « Le spectacle le plus digne des regards de la divinité, est celui de l'homme juste luttant contre l'adversité. »

Cette pensée l'avait jetée dans une douce mélancolie ; elle se rappelait les vertus, la résignation de sa mère, qu'elle voulait s'efforcer d'imiter ; elle suivait la galerie, lorsque son oreille fut frappée par le son d'une voix qu'elle crût reconnaître : quel fut son étonnement lorsqu'elle aperçut tout à coup les deux Anglais qu'elle avait vu à Bâle, où ils avaient couché en prison ; et à quelques pas d'elle, les trois dames avec lesquelles elle avait voyagé. Ces cinq personnages,

ennuyés et ne sachant que faire d'eux-mêmes, s'étaient réunis, décidés à retourner ensemble à Paris, où ils espéraient trouver plus de distraction. Glorianna ne les vit pas sans déplaisir; quoiqu'elle connût peu le monde, l'élévation de son âme et les principes qu'elle avait reçus de sa mère, lui disaient qu'ils étaient indignes de son attention, et que le silence du mépris était la seule réponse qu'elle dût faire aux questions indiscrètes dont ils l'accablèrent.

Des questions, ils en vinrent aux railleries les plus indécentes; les deux hommes prenaient avec elle un ton de familiarité qui commença à l'effrayer. La confusion de Glorianna fut encore augmentée par les regards significatifs que se lançaient les trois

dames; chaque parole était accompagnée d'un sourire ironique, d'un haussement d'épaule ou d'un signe de tête. Elle désirait s'éloigner, mais la foule la retînt encore quelque temps, et elle eut à souffrir les sarcasmes et les plaisanteries licencieuses de cette détestable société. Elle fut longtemps séparée d'Albert, ce qui contribuait à augmenter ses inquiétudes; elle craignait que le hasard n'ait encore conduit ces gens à la même hôtellerie qu'elle. Enfin la foule s'écoula, et Glorianna, semblable à un criminel qui goûte la fraîcheur de l'air pour la première fois après un long emprisonnement, salua froidement ceux dont elle était obsédée, et se hâta de descendre l'escalier, au bas duquel Albert l'attendait.

Sortie du salon de peintures,

elle gagna les murs de la ville, et cette promenade magnifique où la foule se rassemble dans les belles soirées d'été pour prendre le frais. Mais son désir était de visiter ces ouvrages des premiers temps, et ces ruines superbes que l'orgueil et la soif des conquêtes a mises au niveau de la terre : les monceaux énormes de ces pierres attestaient les fureurs de l'ambition qui avait renversé ces murailles, élevées pour résister à des siècles, si cette passion inhérente au cœur de l'homme n'eût hâté leur destruction. Combien la vanité des grandeurs humaines frappe l'esprit d'un observateur assis sur ces débris !

Depuis que Glorianna avait quitté la chaumière qui l'avait vu naître et dans laquelle elle avait été élevée, elle n'avait encore rien vu

qui retraçât à son esprit d'une manière plus imposante les malheurs auxquels l'humanité est vouée. « Peut-être, dit-elle, la même main qui éleva ces tours majestueuses sur notre humble habitation, a-t-elle construit aussi les remparts menaçans qui entourent cette ville, et qui semblent défier le temps. » Elle ne se trompait pas, car les Romains, les fiers et infatigables Romains avaient fondé ces remparts et les murs du château qui dominait sur la chaumière de madame Drelincourt ; le même esprit d'ambition les avait détruits également, quoiqu'à des époques bien éloignées l'une de l'autre.

Albert observa que ces murs ressemblaient beaucoup à ceux de Tivoli. « Oui, dit la belle voyageuse, je n'ai encore rien vu

depuis que j'ai quitté ce lieu que je révère, qui l'ait autant rappelé à mon esprit; non qu'il puisse jamais sortir de ma mémoire, car l'image de ma mère bien-aimée est toujours présente à mes yeux, et sa voix, sa voix enchanteresse retentit sans cesse à mon oreille et vibre à chaque instant dans mon cœur. — Il y a bien peu de gens dans le monde, dit Albert, qui ressemblent à madame Drelincourt, bien peu qui remplissent leur devoir avec autant d'exactitude; elle fût la meilleure des mères comme elle avait été la plus tendre et la plus vertueuse des épouses. »

Albert venait de rompre cette taciturnité dont il s'était fait une loi; mais malgré cela, il n'eût pas souffert qu'on insultât impunément sa jeune maîtresse; il se considérait comme son protecteur, jus-

qu'à ce qu'il l'ait remise entre les bras d'un père que Glorianna était impatiente de presser sur son sein ; elle regrettait chaque instant qui retardait ce bonheur. Elle repassait continuellement dans son esprit ce qu'elle avait entendu : les derniers mots de sa mère ; le silence observé par madame Lenoir sur tout ce qui concernait son père ; la conduite mystérieuse d'Albert ; la retraite dans laquelle vivait sa mère ; tout contribuait à exciter en elle une curiosité naturelle et louable, qu'elle espérait voir bientôt satisfaite. Ce qu'on lui avait dit de la misère dans laquelle vivait M. Drelincourt, augmentait sa tendresse pour lui, et le désir de le consoler.

Après avoir visité les murs de la ville, Glorianna se dirigea vers la grande église : là son admira-

tion éclata librement, car elle n'avait aucun témoin de son émotion; elle sentit avec plaisir qu'elle pouvait lui donner cours sans craindre la raillerie. Glorianna contempla l'église à loisir; car malgré qu'elle fut élevée dans le protestantisme, sa mère lui avait appris à regarder d'un œil de tolérance tous les autres cultes, et non à mépriser et à tourner en ridicule les ornemens sacrés, et cette pompe dont le but est d'attirer l'attention du vulgaire. Tous les temples dédiés au Créateur, étaient regardés avec respect par cette excellente femme; elle avait inculqué à sa fille les mêmes principes. Ce fut avec un respect vraiment religieux qu'elle s'approcha de cette table sacrée sur laquelle un Dieu s'offre lui-même dans la communion; elle contempla avec

étonnement et admiration sa magnificence ; quatre piliers de marbre de Paros, d'une dimension extraordinaire, supportaient un dôme d'une structure magnifique et qui paraissait d'or massif. Sur la table, sous ce dôme, était placée la figure d'un Christ mourant, de l'ivoire le plus éclatant et de grandeur naturelle ; de chaque côté étaient douze flambeaux richement relevés en bosse, avec des fleurs de l'or le plus pur. En face de l'autel pendait une lampe d'une grandeur prodigieuse, qui paraissait ne devoir jamais s'éteindre. Autour de cet autel on en voyait quinze autres, d'une beauté moins grande, mais capables de frapper d'étonnement une jeune personne qui n'était jamais entrée dans une église catholique. Ceux même qui connaissent la magni-

ficence que les catholiques étalent dans leurs temples, sont surpris de la richesse qu'on voit briller partout dans cette église. Les nombreuses figures d'argent massif, placées de distance en distance, augmentèrent encore son étonnement. Quelles sommes prodigieuses dorment ici, pensait Glorianna; combien de familles pauvres on pourrait soutenir avec tout ce luxe.

La vanité de l'homme se rencontrait partout dans ces amas de richesses. Glorianna examinait la grande aile ornée de sculptures exécutées à Rome d'après le modèle de celles qui décorent l'église de St-Pierre, considérée avec raison comme le plus beau morceau d'architecture du monde. Cette copie, quoique bien au-dessous du modèle, charma Glorian-

na ; elle pensait que rien ne pouvait l'égaler : elle ne fut pas peu étonnée d'entendre Albert, qui avait vu la grande église de Rome, lui dire que celle de Dijon ne pouvait en rien lui être comparée.

« A quoi servent, dit-elle, tous ces bâtimens magnifiques ? mon humble prière n'est-elle pas aussi agréable à Dieu lorsque je me présente à lui avec humilité dans une chambre simple, que celles qui lui sont offertes au milieu de cette splendeur ? Le cœur de l'homme s'améliore-t-il par le luxe ? Au contraire, ne ferme-t-il pas souvent tout accès à la sensibilité, et ne rend-il pas ceux qui possèdent des richesses, sourds à la voix du malheur ? Si ma fortune change jamais, j'espère que mon cœur restera le même ; que ces sentimens dont une mère tendre a jeté les germes

dans mon âme, ne s'effaceront pas. » En disant ces mots, elle quitta cet édifice imposant, et rentra à l'hôtellerie.

Pendant sa visite à ce monument, les cinq personnages qu'elle avait retrouvés au salon de peintures, avaient passé leur temps à table en s'égayant à ses dépens ; ils se demandaient ce qu'était devenue cette singulière créature, lorsqu'ils apprirent du maître de l'auberge qu'une jeune demoiselle et son domestique étaient logés dans la maison ; ils ne doutèrent pas que ce ne fût elle. Ils demandèrent à cet homme s'il savait qui elle était : sur la réponse qu'il leur fit que la qualité de ses hôtes lui importait fort peu, pourvu qu'ils le payassent ; « Nous vous conseillons d'y regarder pourtant de près, dit une des dames, car cette jeune

demoiselle n'est pas très-pourvue de fonds. »

Comme l'aubergiste était un homme bon et humain, et non de ceux accoutumés à dépouiller leurs hôtes, il répondit tranquillement que la douceur et les manières affables de cette demoiselle suffiraient presque pour le dédommager du peu de dépense qu'elle pourrait faire dans sa maison. « Cette douceur, dit l'un des Anglais, n'est que de l'affectation ; c'est bien la créature la plus désagréable que j'aie vue de ma vie. — Elle peut vous paraître ainsi, mais je puis vous assurer qu'elle est la plus aimable de toutes celles qui soient jamais entrées chez moi, sans vouloir pour cela offenser en rien la société. — Et quel est ce vieux fou qui est avec elle ? — Je présume que c'est son domestique.

—Son domestique, c'est son père déguisé; il voyage avec elle dans cette condition, pour faire croire que c'est une personne d'importance. — Je crois, monsieur, que vous vous trompez.—Oh! non, on vous abuse, et peut-être vous en apercevrez-vous trop tard, c'est-à-dire, demain, lorsqu'elle vous quittera. — Ses ordres sont si modestes, dit le maître de l'hôtellerie, que je ne perdrai pas beaucoup si elle n'a pas le moyen de s'acquitter; mais je puis vous assurer, mesdames, qu'elle a avec elle un grand nombre de bijoux. —Peut-être, dit une de ces dames, les a-t-elle volés?—Ce n'est pas dans ma maison en tous cas, car je n'en ai aucun à perdre. »

Le sommelier de M. Bellmont entra et leur dit qu'on devait jouer la comédie le soir dans la salle

de la ville. « Allez nous retenir des places, s'écrièrent-ils tous à la fois; nous irons voir cela. Ce serait une charité que d'engager cette jeune fille à venir avec nous. — Oui, dit une de ces dames, cela pourrait lui convenir, comme elle est étrangère. — Mais, où est-elle? dit M. Bellmont. — La voilà justement sur l'escalier, dit l'hôte.» Ils sortirent tous de la chambre pour aller à sa rencontre. « Nous allons nous habiller pour aller au spectacle; voulez-vous venir avec nous? nous en espérons plus d'un sujet d'amusement. — Je n'ai aucun désir de connaître vos plaisirs, et je ne crois pas qu'ils s'accordent avec mes goûts. » Et elle continua son chemin. « Cette réflexion tombe sur nous tous, dit la joueuse; mais nous lui payerons celle-là. » Ils s'empressèrent de gagner cha-

eun sa chambre pour se préparer à partir pour le spectacle, qui était pour eux la chose du monde la plus délicieuse.

Platon, cet écrivain élégant et sublime, observe que si la vertu paraissait sur la terre sous une forme visible, tous les hommes en deviendraient amoureux. Peut-être l'humanité du caractère de cet aubergiste surpassait-elle celle de l'hôte de Sterne; il est de fait qu'il était doué de plus de bonnes qualités, parce qu'il découvrait à la première vue toutes les vertus dont l'âme de Glorianna était ornée; mais lorsqu'on considère qu'elles étaient si bien empreintes dans tous ses traits, il n'est pas étonnant que cet homme se soit senti naturellement entraîné vers elle, dès sa première entrée dans sa maison, au point de pren-

dre aussi chaudement sa défense.

Lorsque l'heure du repos arriva, Glorianna se retira. Après avoir pris quelques légers rafraîchissemens, selon que sa bourse le lui permettait, elle demanda la note de ce qu'elle devait. Le maître de l'auberge la lui présenta d'une manière si humble et si respectueuse, qu'elle ne put s'empêcher d'observer combien ses manières surpassaient en politesse celle des dames et des gentilshommes qu'elle avait rencontrés sur l'escalier. « S'il vous est plus agréable, mademoiselle, dit le bon aubergiste, d'acquitter cette note dans un autre temps, je vous prie de ne vous gêner en rien. » Cette conduite aimable plut tellement à la jeune personne, que quoique sa position ne lui permît pas de faire de grandes largesses, elle

était honteuse d'être surpassée en générosité par un aubergiste, et elle lui mit un double louis dans la main pour le dédommager, dit-elle, de la peine qu'elle lui avait donnée. « Je vais vous apporter le surplus à l'instant, dit l'honnête aubergiste. — Il est inutile, répondit Glorianna. » L'hôte hésitait entre la crainte d'offenser son orgueil et celle de heurter sa délicatesse; enfin il se retira respectueusement. Il désirait apprendre d'Albert quelque chose sur le compte de cette demoiselle; mais à la première question qu'il fit, Albert le réduisit au silence. Au même instant, il fut appelé pour servir ceux qui allaient au spectacle. « Ici, monsieur, lui dit l'un d'eux, que diable faites-vous? pourquoi ne venez-vous pas servir ces dames et les éclairer? » Alors

il s'écria : « Quel abominable séjour! pas de domestiques, pas de lumière, pas de feu, une chambre malpropre, et rien de bon à manger : Dieu ait pitié de nous ! — La colère vous étouffera, dit très-humblement le maître de l'auberge. »

Fort heureusement pour lui, le carrosse arriva ; car autrement M. Bellmont allait lui faire sentir le poids de son bras, qui était déjà levé pour le frapper de toute sa force ; mais le bruit du carrosse et l'arrivée des trois dames l'arrêtèrent : leur ayant donné la main jusqu'au bas de l'escalier, il revint encore dans l'espoir de pouvoir jeter un coup d'œil sur celle qu'il eût tant désiré voir de la partie. Il fut trompé dans son attente, car Glorianna venait de se retirer dans sa chambre.

CHAPITRE IX.

Lord et lady S..., éveillés par le chant de l'alouette, furent se promener sur la montagne, espérant y rencontrer la petite figure intéressante qu'ils avaient vue la veille ; ils ne l'attendirent pas long-temps : elle arriva, effleurant la terre et courbant à peine de son pied léger l'herbe de la prairie. Ses cheveux flottaient négligemment au gré du vent ; les fleurs nouvelles du matin couronnaient sa tête ; elle parfumait l'air dans sa course. La joie se peignit dans tous ses traits, lorsqu'elle aperçut le noble couple assis dans son bosquet favori. Semblable au messager céleste dont parle la fable, son joyeux sou-

rire semblait annoncer quelque heureuse nouvelle. « Mon père et ma mère, dit-elle, s'estimeront heureux si vous voulez bien venir visiter leur humble demeure ? » L'invitation fut aussitôt acceptée que faite ; les deux époux se levèrent pour suivre les pas de cette vénus terrestre qui paraissait portée sur l'aile du zéphir. « Mes parens attendent votte arrivée avec impatience, leur dit-elle avec candeur, en les conduisant. — Ils nous font un grand honneur, dit lady S..., et nous savons l'apprécier comme il le mérite. — Je leur ai dit, ajouta Théresa (c'était le nom de la jeune fille) combien vous m'aviez parus aimables et bons ; que vous vous plaisiez au milieu de nos bosquets ; que vous écoutiez dans l'extase le chant des petits oiseaux, et ce

récit les a convaincus que vous deviez être bons. Ils vivent depuis long-temps dans la retraite, et ne voient personne, si ce n'est Mme Lenoir et son fils Léopold. »

Ils continuèrent leur route à travers des sentiers émaillés de thym sauvage, d'œillets et de marguerites dont le parfum se répandait chaque fois que leurs pieds pressaient la pelouse verdoyante. Ce sentier les conduisit à un autre qui menait directement à la maison de M. Malcolm. Ce dernier chemin était planté de châtaigniers sauvages, que le chèvre-feuille entourait de ses bras flexibles. La maison s'apercevait d'assez loin; elle était plus agréable que spacieuse : située sur un terrain élevé, elle dominait sur une perspective qu'aucune vue champêtre ne pourrait égaler. Les prés qui l'envi-

ronnaient étaient blanchis par la toison éclatante des brebis paissant sous les riches rameaux courbés par des fruits dorés qui touchaient presque la terre : à l'extrémité de cette prairie, serpentait l'onde argentée d'un ruisseau, qui prenait sa source au milieu des rochers voisins, dont la crête s'élevait majestueusement au-dessus des nuages : derrière la maison, était une terrasse, de laquelle on distinguait cette chaîne des Alpes qui sépare la Suisse de l'Italie, et qui se termine dans l'horizon lointain par le Roseberg.

Cette montagne admirable semble par instans couverte d'une couche d'or bruni, quelquefois elle semble saluer l'azur des cieux, lorsqu'ils sont parsemés d'étoiles brillantes ; Vénus elle-même paraît lui sourire. Dans une

belle soirée, le soleil paraît suspendu sur le sommet de ce mont sourcilleux, lorsqu'il fait en silence ses adieux au monde, et dore sa cime des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel. Ajoutez, pour compléter cette vue céleste, les ruines d'un vieux château qu'on aperçoit au loin, terminant la perspective.

Arrivé à la porte de cette demeure, le noble couple fut reçu par monsieur et madame Malcolm, qui les remercièrent de la manière la plus obligeante de l'honneur qu'ils leur faisaient en visitant leur habitation. M. Malcolm les conduisit à un bosquet de roses sous lequel la table du déjeuner était dressée ; ce repas consistait en cailles de lait, en crême et en confitures. Après avoir fait asseoir ses hôtes, il se retourna pour remer-

cier le petit chérubin qui lui avait procuré un plaisir aussi grand. Thérésa était occupée à cueillir des fleurs pour en faire des guirlandes pour couronner la tête de ses nouveaux amis.

L'admiration serait un terme trop peu expressif, trop froid, pour peindre les sentimens qu'éprouvèrent lord et lady S... en faisant leurs remercîmens et en s'excusant de la liberté qu'ils avaient prise ; ils étaient extasiés de tout ce qu'ils voyaient, et ne pouvaient trouver de mots pour exprimer leurs sensations ; et en effet, qui n'eut pas été transporté d'enthousiasme à la vue de tant de beautés sauvages !

Amans de la nature, monsieur et madame Malcolm partageaient l'émotion de leurs hôtes. Ils avaient vécu dans le grand monde, avaient

joui de tous ses avantages et éprouvé toutes ses vicissitudes. La mère de madame Malcolm, qui occupait un rang distingué, perdit de bonne heure son mari ; elle était alors encore à cet âge où, sans avoir à redouter la censure, elle aurait pu contracter de nouveaux nœuds ; mais sa fille unique occupait toutes ses pensées, réclamait tous ses soins, et elle résolut de lui consacrer le reste de ses jours. Elle avait découvert de bonne heure dans cette fille une âme douée de la sensibilité la plus exquise ; cette découverte lui causa un plaisir mêlé de regrets, car elle savait, par sa propre expérience, combien de chagrins et de maux peut nous attirer une trop grande sensibilité.

A mesure qu'elle grandissait, elle croissait aussi en grâces et en beauté, et la maison de sa mère fut

bientôt assiégée par une foule d'adorateurs. La modestie de cette jeune personne, l'éducation qu'elle avait reçue de sa mère, la faisaient admirer dans toute la ville où elle vivait alors.

Parmi les nombreux aspirans qui sollicitaient sa main, deux seulement étaient distingués : le premier l'emporta pendant long-temps dans l'esprit de la jeune personne, mais elle avait trop de sagesse et une affection trop vive pour sa mère, pour penser à faire un choix sans son approbation; et sa mère elle-même avait pour elle trop de tendresse pour exiger qu'elle donnât sa main à l'homme qui n'aurait pas possédé son cœur. Elle observa pendant quelque temps les attentions de chacun de ces jeunes gentilshommes; l'un possédait, avec une haute noblesse, une

belle figure, et cet art enchanteur qu'emploie la séduction; prévenant et léger, toutes les dames du grand monde disaient qu'il était impossible de lui résister.

Il savourait la louange avec délices, il se contemplait avec complaisance, lorsqu'il entendait son éloge sortir de la bouche du beau sexe; cependant, quel que soit l'intérêt que lui portaient les femmes, il n'était rien en comparaison de l'idée qu'il avait de lui-même. Sa lunette était toujours à sa main lorsqu'il entrait dans un salon; le sentiment de son importance se peignait dans toute sa contenance; lorsqu'il passait devant une glace, il ne manquait jamais de faire une revue complète de sa personne de la tête aux pieds, et, comme l'observe Shakespeare, il était si parfumé, qu'il paraissait plutôt la

femme de chambre d'une grande dame qu'un gentilhomme.

Si l'affectation la plus ridicule n'avait pas détruit ses grâces naturelles, il eût pu passer aux yeux de beaucoup de monde pour un jeune homme accompli; mais en se donnant trop de peine pour orner la nature, il la rendait méprisable. La mère de madame Malcolm, lady D***, s'apercevait de l'attachement de sa fille pour ce jeune homme; avec de la facilité et quelques connaissances, il manquait de justesse dans l'esprit et de réflexion; pour ce motif, il n'était jamais de l'avis des autres, afin de paraître singulier, comme il l'observait lui-même : mais il était profondément versé dans tous ces riens, qui remplissent ordinairement les conversations frivoles des femmes à la mode, il savait toujours

le premier les aventures amoureuses de la ville et de la cour; il ne manquait jamais de les broder de la manière la plus agréable en les racontant : quoi qu'il fut d'une politesse presque outrée, il était facile de reconnaître, au milieu des choses les plus flatteuses qu'il adressait aux autres, toute la suffisance de son caractère et le sentiment qu'il avait de sa supériorité.

Lady D*** parlait fréquemment de lui à sa fille, avec une sorte de pitié. Elle semblait dire : « Quel dommage que ce jeune homme n'ait pas reçu une meilleure éducation ! si ceux qui l'ont élevé avaient pris la peine de cultiver son entendement, il eût fait l'honneur de la société : son génie est vaste, mais il lui manque un jugement solide pour le diriger. »

Comme la jeunesse est ordinairement disposée à fermer les yeux sur les défauts de la jeunesse, il arriva malheureusement que madame Malcolm pensa différemment que sa mère. Les jeunes personnes trouvent quelquefois des défauts aimables, et les comparent aux taches qu'on trouve dans le soleil. Ce jeune homme était tellement en faveur dans le cœur de la jeune fille, que quoiqu'elle ne manquât ni de bon sens ni d'un jugement sain, elle le trouvait mille fois plus aimable que monsieur Malcolm, qui vivait dans la même ville, et était reçu dans la maison de sa mère. Une première impression est toujours difficile et souvent impossible à détruire.

Milord s'apercevant qu'il avait gagné le cœur de la jeune personne la plus en vogue, fut fier

d'une conquête qu'il attribuait à la supériorité de son mérite. Certain de son triomphe sur M. Malcolm, il devint peu à peu moins attentif, dans la conviction que personne ne pouvait partager un cœur dont la possession lui était assurée. Il prit alors avec la mère un ton de familiarité, et parlait de lui comme étant sûr de réussir auprès d'elle et de sa fille.

Lady D*** s'apercevait chaque jour davantage de la frivolité du caractère de ce jeune homme; l'attachement toujours croissant de sa fille pour lui, l'inquiétait sérieusement; mais connaissant son bon naturel et son excessive sensibilité, elle craignait de s'entretenir avec elle d'un sujet aussi important, et conservait l'espoir de parvenir à lui faire distinguer le mérite réel d'avec l'orgueil et la présomption.

Quant à M. Malcolm, il était d'un caractère diamétralement opposé à celui du jeune lord ; il était l'homme que lady D*** eût voulu donner pour époux à sa fille, si elle eût été seule consultée. Il héritait, par la mort de son père, d'une fortune considérable ; sa personne ne manquait pas d'agrémens ; son maintien était noble ; sa figure franche et ouverte décélait la mâle énergie de son âme ; son air simple et modeste le faisait rechercher de tout le monde ; il était chéri dans toutes les maisons qu'il fréquentait.

Son éducation avait été confiée à des personnes sages ; il avait cette honnête candeur qu'on trouve si rarement dans la haute noblesse ; cette franchise qui gagne la confiance, et cette dignité dans les manières qui inspire le respect.

Il avait de l'aisance sans affectation ; ennemi du vice, mais sans orgueil, indulgent pour les fautes des autres, sans en commettre aucune, il avait les mœurs les plus douces. Incapable d'être entraîné par les mauvais exemples, il flottait sur le torrent de la vie, aimé et respecté de ceux mêmes pour qui sa conduite était un reproche, et auxquels l'estime publique l'opposait ordinairement, afin d'humilier leur orgueil.

Le caractère de ce jeune gentilhomme lui avait acquis l'estime de lady D*** ; elle se reposait sur lui pour guider et protéger sa fille, surtout parce qu'il était un peu plus âgé qu'elle, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, elle se répandait en éloges sur son caractère : elle applaudissait à sa modestie, à ses dis-

cours ; vantait sa physionomie engageante, son rang dans le monde, sa fortune, sa générosité, sa bienfaisance, et, par-dessus tout, son affection pour son père et le respect religieux avec lequel il avait observé ses dernières volontés, en donnant aux pauvres, après sa mort, une somme double de celle qu'il avait ordonné qui leur fût distribuée.

Toutes ces qualités faisaient sur l'esprit de sa fille une forte impression ; mais les attentions frivoles que le jeune seigneur savait prodiguer à propos, obtenaient la préférence dans ses affections. Quoique lady D*** s'en aperçut, elle prenait les plus grandes précautions pour le cacher à sa fille ; elle conservait l'espoir que les vertus de M. Malcolm triomphe-

raient des efforts du jeune noble, qui redoublait d'attention depuis qu'il s'était aperçu qu'un autre était reçu favorablement par lady D***.

Cette tendre mère observait un jour à sa fille qu'elle était contente de voir qu'elle n'accordait aucune préférence à ces grâces frivoles et brillantes qui attirent ordinairement l'attention de la jeunesse sans expérience. Sa fille, rougissant avec modestie, répondit qu'elle était peu en état de faire ces distinctions, et qu'elle laissait à la tendresse maternelle à discerner ce qui était pour elle avantageux ou inconvenant. Cette réponse aurait suffi pour transporter de joie lady D***, si une circonstance assez singulière n'était survenue, quelques jours après, pour la convaincre que la futilité de

milord avait fait sur l'esprit de sa fille une impression plus forte qu'elle ne l'eût pensé : cette découverte lui fit sentir la nécessité d'agir avec prudence.

CHAPITRE X.

Un des talens les plus remarquables de la fille de lady D*** était de dessiner des fleurs au crayon ; les fleurs étaient sa passion favorite ; milord, afin de prouver qu'il existait entr'elle et lui une sympathie de goûts, devint tout à coup fou de fleurs : il ne paraissait jamais sans un bouquet lorsqu'il venait présenter ses hommages à milady. Celle-ci observa,

un jour par hasard, sa fille dessinant un bouquet apporté par le jeune homme, avec un air d'enthousiasme qui causa à l'âme de cette mère indulgente les plus violentes angoisses. Elle vit ou s'imagina voir les yeux de sa fille brillant de joie; elle aperçut le dieu d'amour se jouant légèrement sur ses lèvres; une couleur plus animée que celle des fleurs qu'elle dessinait, se répandait fréquemment sur ses jolis traits. «Etes-vous satisfaite de votre ouvrage? dit lady D***. — Il est impossible de retracer la nature quand on ne l'a pas sous les yeux,» dit en rougissant sa fille; et elle laissa négligemment son dessin sur la table. Milord vint quelques jours après apportant un second bouquet, qui fût dessiné de nouveau, fleur par fleur, et paré de plus d'éclat et de couleurs plus

vives que lorsqu'elles répandent leurs odeurs dans leur sol natal.

Après cette découverte, lady D*** se fit à elle-même ce raisonnement : « Si j'exigeais de ma fille qu'elle épousât M. Malcolm, elle y consentirait ; et pourtant le souvenir de l'homme qu'elle aime troublerait son repos et nuirait au bonheur de son époux. Je ne la sacrifierai donc pas ainsi au devoir. Je n'ai que peu d'années à vivre, et si je sentais qu'elle pût trouver le bonheur avec lord Minikin, je n'hésiterais pas à encourager cette passion naissante ; mais l'esprit de ma fille diffère tellement de celui du lord, qu'elle ne pourrait vivre heureuse avec lui lorsqu'elle se serait aperçue que cette amabilité qui la flatte aujourd'hui, cache un homme purement superficiel, et qui manque autant

de connaissances que d'expérience. Je puis diriger l'inclination de cette chère enfant en l'éclairant, et c'est le seul usage que je doive faire de mon autorité. Je sais que je puis compter sur la justesse de son jugement, qui la dirigera en cette circonstance, et plus encore sur la bonté de son cœur ; mais il faut qu'elle soit persuadée. »

A cet effet, cette mère attentive invitait souvent les deux gentils-hommes à dîner, et elle prenait toutes les occasions d'amener la conversation sur quelque sujet dans lequel elle était persuadée que M. Malcolm brillerait avec toute la supériorité qu'il était sûr d'obtenir sur son adversaire, dont les argumens étaient généralement légers et même immoraux.

Le lord, vain et railleur, était cons-

tamment du côté du vice à la mode, tandis que M. Malcolm défendait la cause des mœurs avec une di- dignité exempte d'affectation et une noble liberté de pensées.

Lady D***, s'apercevant que cette manœuvre pourrait produire quelqu'effet sur sa fille, essayait constamment de faire tomber la conversation sur les coutumes dominantes dans le monde, ce qui ouvrait un vaste champ aux deux amans, pour déployer leur intelligence et faire connaître leurs goûts particuliers.

Un jour entr'autres, qu'on parlait de l'immoralité des temps présens, le duc de C*** fut cité pour exemple, ainsi que plusieurs de ses amis, de la manière suivante: « Après de nombreuses querelles et des plaintes amères d'une infidélité réelle ou imaginaire, ils

convinrent de se séparer sans les formalités insipides d'un divorce. Le duc a gaîment consenti à ce que M. *** fit la cour à sa femme, et la duchesse de son côté a promis de recevoir avec la plus grande politesse, mademoiselle **** qui est préférée à sa grâce ; la jalousie sans amour étant tout-à-fait surannée maintenant. »

Le jeune lord s'écria, en louant beaucoup cette méthode, que rien n'était mieux arrangé ; il essaya, par des argumens frivoles et insignifians, de prouver qu'ils avaient parfaitement raison ; M. Malcolm, au contraire, se déclara hautement contre ceux qui rompent les engagemens du mariage et les promesses faites à la face de Dieu lui-même; promesses qu'un homme sage et vertueux n'osa jamais enfreindre.

« Mais, dit milord, si les goûts

des deux personnes ne peuvent s'accorder, une fois que les nœuds de l'hymen sont formés ? — Il est de leur devoir de supporter les défauts l'un de l'autre ; d'adoucir et de concilier ce qui peut leur paraître dur et désagréable ; d'aplanir autant que possible la route qu'ils trouvent pénible et rocailleuse, et d'en chercher la récompense dans la conscience, qui sait nous consoler et nous payer des plus grands sacrifices. » Telle fut la réponse de M. Malcolm.

« Ce raisonnement est très-bon, dit le jeune seigneur, pour un prédicateur méthodiste ; mais très-mauvais pour un homme du monde, qui aime à prendre le plaisir où il le rencontre. »

« Mais quels plaisirs peuvent être plus profitables à l'esprit de l'homme, que ceux qu'il peut trou-

ver dans la vie domestique et dans le sentiment de la droiture de son cœur ? »

« Je déteste, répliqua le lord, un tête-à-tête où l'on passe en revue les vieilles vertus de ma famille, et dans lequel mes sots ancêtres me sont offerts comme des modèles à suivre ; où une vieille comtesse parle du mérite de sa sœur Deborah avec une emphase qui semble dire que je devrais l'imiter. Je ne pourrais jamais supporter cette contrainte. »

M. Malcolm laissa cette conversation ; lady D***et sa fille gardaient un profond silence ; la mère attendait un heureux effet de la comparaison que sa fille venait d'avoir l'occasion d'établir entre ces deux caractères. Les observations que celle-ci avait faites, se gravèrent profondément dans son es-

prit et n'y laissèrent aucune impression favorable au jeune seigneur; au contraire, elle ne pouvait s'empêcher de partager l'opinion de sa mère en faveur de M. Malcolm.

Ces réflexions lui firent passer la nuit sans dormir; sa mère ne manqua pas de s'en apercevoir. « Il faut, dit-elle, que vous tâchiez de prendre un peu de repos, car je dois aller avec vous voir un grand nombre de gens de bon ton; je vais à Kensington-Gardens, ce soir; tout le beau monde y sera aujourd'hui. »

Mille beautés à la mode attirèrent leurs regards, avant que milord Minikin les joignît. Il connaissait ou prétendait connaître toutes les jolies figures du jour. Il saluait les unes, faisait des signes aux autres, ou consentait à leur accorder un sourire.

Ils n'avaient pas fait quelques pas avec milord, qu'ils aperçurent M. Malcolm. Les salutations qu'il faisait à toutes les femmes modestes et réservées de sa connaissance, étaient reçues avec amitié, tandis que les avances de milord Minikin n'excitaient, de la part de ces dames, que la froideur. Lady D*** en fit l'observation à sa fille; elle se hasarda même à railler sa seigneurie à ce sujet. « Il est vrai, dit-il, madame, qu'elles paraissent me traiter avec rigueur en public, mais le tête-à-tête fait oublier cela. »

Quelle impudence consommée! pensait lady D***, espérant que sa fille le verrait du même œil qu'elle-même. Cette scène brillante les retint plus de temps qu'elles n'avaient coutume d'en donner à la promenade; et, à leur grande surprise,

lorsqu'elles voulurent sortir du jardin, les portes en étaient fermées. « Qu'allons-nous faire ? » dit lady D***. « Nous promener toute la nuit, dit milord. — Quoi ! avec ma fille, monsieur ? impossible. — Oh ! dit M. Malcolm, je vais bientôt trouver les moyens de nous tirer d'embarras. J'ai une parente qui demeure dans ce palais, et, au moyen de son intervention, j'espère que nous serons bientôt en liberté. »

Ils marchèrent donc vers le palais où ils trouvèrent madame Marsham, jeune veuve élégante, qui parla de la douleur que lui avait causé la perte de son mari, d'une manière si touchante et si gracieuse, qu'elle arracha des larmes à lady D***, à sa fille et à M. Malcolm. « Un mari est une perte bien légère et facile à réparer pour une jeune femme aussi belle que vous.

— Non, monsieur, dit madame Marsham, un mari qui estime sa femme, qui lui accorde toute sa confiance et son amour, qui est incapable de soupçons et de jalousie, n'est pas facile à remplacer. »

« Croyez-moi, madame, répliqua-t-il, l'essentiel est de contenter son goût; joignez les amours aux grâces, et mariez-vous si vous en avez l'idée. — Votre avis, milord, peut être bon, mais malheureusement il est déplacé. »

« C'est une jolie prude, » dit milord en se retournant vers lady D*** à l'instant où madame Marsham quittait la chambre, après avoir fait ses excuses, pour soigner une de ses sœurs qui était malade. « Je la trouve aussi respectable qu'elle est belle, répondit M. Malcolm. »

« Un gentilhomme comme M.

Malcolm, dit lady D***, serait bien propre, selon moi, à consoler cette belle veuve. — Vous me faites beaucoup d'honneur, madame; mais cette dame mérite un cœur libre, et malheureusement le mien ne l'est pas. »

Ces mots furent prononcés avec un peu de confusion ; il sentit que ce qu'on venait de lui dire était un congé ; il crut que du moins il convenait de le considérer ainsi. Lord Minikin, qui ne manquait pas de pénétration, crut que son triomphe était complet, et aussitôt que madame Marsham fut rentrée dans la chambre, il s'écria, au moment où elle était près d'une fenêtre : « C'est dommage que Malcolm soit si triste : mais c'est l'effet que produit la sensibilité sur de certaines gens ; ils deviennent ennuyeux, et on les congédie. »

Lady D*** lui assura qu'elle n'avait pas eu l'intention de rien dire de désobligeant a un homme dont elle estimait hautement le caractère; tandis que sa fille, les yeux baissés et couverts d'une rougeur qui trahissait l'agitation de son âme en voyant le malaise de M. Malcolm, était incapable de proférer un seul mot.

Lord Minikin interpréta aussi ce silence en sa faveur, et avec l'air insultant du triomphe, il s'avança vers M. Malcolm, et lui demanda s'il était remis de sa rêverie. M. Malcolm dit qu'il croyait que le carrosse était à la porte, qu'il avait prié madame Marsham de faire ouvrir: et offrant sa main à lady D***, il salua poliment madame Marsham et marcha devant, tandis que milord Minikin donnait la main à celle dont il se croyait déjà le possesseur.

Arrivés à la porte de ces dames, nos deux cavaliers prirent congé d'elles, et continuèrent leur route ensemble, jusqu'à ce que M. Malcolm, content d'avoir une occasion de quitter milord, lui dit qu'il était engagé à passer la soirée dans Kensington : il aurait été en quelque lieu que ce fût, plutôt que de continuer sa promenade avec un homme qu'il n'avait jamais aimé, et avec lequel il ne s'était trouvé chez lady D*** que pour complaire à cette dame.

CHAPITRE XI.

Le jour suivant, lord Minikin, gonflé d'amour-propre, écrivit le billet suivant à l'aimable fille de lady D***, avec la même liberté qu'il aurait employée en lui parlant la veille, si elle n'eût été accompagnée de sa mère.

« J'ai lu dans votre cœur ; si

je n'avais eu à consulter que lui, je serais heureux; les mères sont quelquefois bizarres; vous dépendez de la vôtre. Elle a heureusement pour moi, donné congé à l'homme que je n'ai jamais beaucoup redouté. La manière dont elle en a agi hier, m'a convaincu que les craintes que j'avais entretenues jusqu'à présent étaient sans fondement. Je vous verrai ce soir. »

La jeune personne fut aussi surprise qu'offensée de la liberté de ce billet. Elle le communiqua aussitôt à sa mère, qui s'attendait à cette confidence. Elle avait appris à connaître entièrement le caractère du jeune présomptueux, par le discours immoral qu'il avait tenu en sa présence; mais elle sentit qu'il valait mieux que sa fille en décidât elle-même, étant convaincue que le moment où elle apercevrait la supériorité de M. Malcolm sur milord, n'était pas éloigné. Elle espérait que cette lettre contribuerait à achever ce grand

ouvrage. Après l'avoir lue, elle embrassa affectueusement sa fille, et la remercia de la confiance qu'elle avait en elle. Je vais vous montrer, ajouta cette tendre mère, que je n'en ai pas moins en vous, en vous lisant une lettre que je viens de recevoir de M. Malcolm. Cette lettre était ainsi conçue :

« Madame,

» J'ai adoré pendant quelque temps, dans votre image, tout ce que le ciel a pu créer de plus parfait, et je n'hésiterai pas à vous dire que l'avis que vous me donnâtes hier, touchant ma parente, fut pour moi le coup le plus pénible que j'aie reçu de ma vie. Pour vous prouver combien je respecte vos ordres, si je sentais mon cœur libre, je n'hésiterais pas, tout indigne qu'il est, à l'offrir à cette charmante veuve ; mais ayant osé aspirer à vous donner le nom le plus tendre comme le plus cher, puis-je maintenant reporter ces

sentimens sur une autre? Appelez cela de la témérité, de la présomption, j'y consens; mais tout, excepté l'amour, est indifférent à l'amour!...

»Mais, vous aurais-je offensée en cela? Croyez-moi, madame, mon amour a pris sa source dans l'estîme et le respect le plus profond; j'ai éprouvé souvent que le manque de mérite et de naissance étaient deux grands obstacles à l'accomplissement de mes désirs ambitieux, et qui étaient autrefois si modestes. Cependant, comme la vertu les excita dans mon cœur, j'espère que ceux qui les ont causés, voudront bien aussi les pardonner.»

Lady D*** observa avec des yeux scrutateurs, l'impression qu'avait fait cette lettre sur sa fille; son émotion se peignait dans ses traits pendant tout le temps que dura cette lecture. «Eh bien, ma chère, dit-elle, comment vais-je répondre à ces deux lettres? c'est

à vous de dicter. — Qui, moi, madame? — Eh! certainement, ma fille; ils ne me demande pas en mariage, moi! — N'avez-vous pas le droit de disposer de votre fille? — Oui, de sa personne, mais non pas de ses affections. Réfléchissez bien; vous avez long-temps observé ces deux hommes : lequel pensez-vous qui ferait le meilleur mari et qui soit le plus digne de vous? Vous pouvez vivre long-temps après moi; mon principal désir est de vous voir établie convenablement. La richesse et les honneurs sont de bien peu de prix; nous devons rechercher quelque chose de plus solide que le brillant; l'éclat extérieur de ces prétendus hommes du bon ton, plaît pendant un temps, comme tout ce qui est nouveau; mais cette nouveauté passée, les âmes délicates et sensées les dédaignent. Un homme tel que madame Marsham nous a dépeint son mari, serait bien plus à rechercher pour

une jeune femme bonne et vertueuse, qu'un homme d'un caractère semblable á celui de M. Minikin, par exemple, qui croit le monde fait pour lui, et pense n'avoir aucuns devoirs à remplir dans le monde; mais j'oublie que j'ai pris l'engagement de répondre à ces lettres sous votre dictée. »

La jeune fille, baignée dans les larmes et pleine de confusion, baisait les mains de sa mère, et la suppliait de la diriger dans son choix. « Eh bien, à qui écrirai-je ? dit l'aimable mère. — A milord Minikin, répondit sa fille, et les larmes baignaient son visage, les soupirs l'empêchaient d'articuler; elle avait une main placée sur son cœur, comme pour contenir la douce émotion qu'elle éprouvait, tandis que de l'autre elle tenait son mouchoir pour essuyer les pleurs qui coulaient par torrens des plus jolis yeux du monde.

Lady D*** prit la plume. « Eh

bien, ma chère Thérésa, dit-elle, que faut-il que j'écrive à ce lord? » Thérésa se jeta dans les bras de sa mère, et avec la timidité qui lui était naturelle, elle cacha sa figure dans son sein; sa mère l'embrassa tendrement. « Eh bien, dit-elle, ma chère, je vais prendre la plume et faire cette réponse. Etes-vous encore déterminée à ce que j'écrive d'abord à milord Minikin ?—Oui, madame, répondit-elle encore. — Eh bien! soit, mais dictez; j'écrirai. »

« Milord,

» Il est impossible à un homme aussi nécessaire à la société que votre seigneurie, de vivre éloigné d'elle et renfermé dans le sein d'une famille; les qualités de ma fille ne sauraient d'ailleurs vous indemniser de ce sacrifice : elle est accoutumée à suivre ces principes d'une vertu sévère que vous désapprouvez, et ne pourrait jamais

s'accoutumer à penser ni à vivre autrement qu'elle la fait jusqu'à ce jour. Elle vous prie donc humblement de ne pas blesser ses oreilles par des maximes si contraires à la rectitude de son cœur. »

Ici Thérésa se tût. « N'avez-vous rien de plus à dire, ma fille ? — Rien, madame. — Aimable enfant, combien je suis heureuse ! le ciel m'a accordé le suprême bonheur en m'accordant une fille telle que vous. Il me serait impossible d'exprimer combien vous venez de remplir tous mes vœux. Mais qu'allons-nous dire à M. Malcolm ? »

« Monsieur,

» Vous juger digne d'une femme aussi vertueuse que belle, n'était pas de ma part vous interdire de faire un choix qui m'intéresse autant qu'il m'honore ; ce fut au contraire vous encourager à espérer. Mais votre modestie a renversé l'ordre de mes projets. Vous avez été également injuste envers vous

et envers moi ; mais je vous invite à l'avenir à mieux juger les intentions d'une mère, bonne et indulgente, que vous ne connaissez encore que superficiellement; d'une mère qui a non-seulement le privilége de disposer de la main de sa fille, mais encore de diriger tous les sentimens de son cœur. Je ne connais personne que vous, monsieur, à qui je voulusse faire ce présent. »

Il serait impossible de décrire la joie de lady D*** après avoir écrit cette lettre : elle pleurait et embrassait son aimable fille tour-à-tour; elle voyait dans M. Malcolm l'homme le plus capable de la rendre heureuse. Après s'être un peu remise de cette émotion délicieuse, elle envoya les deux billets qui devaient décider le sort de ce qu'elle avait de plus cher au monde.

M. Malcolm ne tarda pas longtemps à se rendre auprès de lady D***; il lui tendit la main en en-

trant, avec cette grâce et cette modestie qui distinguaient toutes ses actions. « Thérésa, dit cette bonne dame, approchez, mon enfant. » Et elle mit aussitôt sa main dans celle de M. Malcolm, qui y déposa un baiser en tombant aux genoux de cette tendre mère, de la main de laquelle il recevait le bonheur.

Lady D***, profondément émue par cette scène attendrissante, pria Dieu de joindre sa bénédiction à la sienne et de la répandre sur cet heureux couple, dont les cœurs s'étaient entendus avant même qu'ils s'aperçussent de la sympathie qui les gouvernait.

Pendant cette scène de bonheur, milord était en proie au dépit et à la fureur, lui qui était convaincu que les grâces de sa personne devaient l'emporter sur les froids sophismes de M. Malcolm, et qu'il était impossible qu'il fût remercié pour lui. Cependant rien n'était plus clair. Ayant ce jour-là même un engagement chez mila-

dy Francis Flirts, il s'y rendit dans l'espoir de voir lady D*** et sa fille, pleinement déterminé à traiter cette dernière avec hauteur, pour convaincre le monde que c'était lui qui l'avait dédaignée.

Toute la bonne société de Londres était attendue à cette assemblée, et milord se consola bientôt dans un tête-à-tête avec une vieille comtesse surannée : ce jeune étourdi s'aventura à l'aller consulter sur la forme de son habit, ce qui la fit de nouveau remarquer. Les demoiselles étaient étonnées de voir leurs charmes négligés pour une beauté aussi antique ; et les femmes mariées s'étonnaient de ce que milord eût un aussi mauvais goût. La vérité est, que toutes les femmes lui étaient indifférentes, et que s'il n'eût pas été de mode de paraître en remarquer une particulièrement, il se fut promené de long en large, sans daigner honorer aucune dame d'un seul de ses regards.

Lady D***, occupée de préparatifs pour les noces prochaines de sa fille, ne paraissait pas en public; les soirées de cet heureux trio se passaient en réjouissances et en projets pour leur bonheur futur. M. Malcolm consultait celle qui allait être son épouse, sur les changemens qu'il avait intention de faire dans sa maison. Ennemi des parties folâtres, il ne l'était pas d'une gaieté joviale : sous son toit hospitalier le feu pétillait et le bouchon sautait pour quelques amis choisis.

Peu de semaines s'étaient écoulées lorsqu'il reçut des mains de sa mère cette beauté modeste ; comme il la conduisait à l'autel, milord Minikin les rencontra et leur lança un regard fier et méprisant : lady D*** s'imagina qu'il s'était placé là à dessein et comme pour la convaincre de son indifférence pour sa fille. Aucun ornement superflu ne déguisait les charmes de madame Malcolm ; l'in-

nocence et les grâces timides siégeaient triomphantes sur son front.

Toute brillante de sa beauté céleste, elle jura une constance éternelle à l'homme que sa mère lui donnait pour époux.

Pendant sept ans, leur bonheur fût complet; une fille aussi belle que sa mère vint augmenter leur bonheur : au bout de ce temps, lady D*** mourut. Le cœur de sa fille fut cruellement déchiré par cette perte. Pour dissiper ses chagrins M. Malcolm proposa de faire un voyage sur le continent.

Après avoir visité ces scènes si fréquentées par tous les étrangers, ils arrivèrent à la même auberge où madame Lenoir et son fils avaient mis pied à terre quelques années auparavant. Ils virent ce pays, l'admirèrent, et résolurent d'y passer quelque temps; ils choisirent cette habitation d'une élégance simple et conforme à leurs goûts. Depuis quelque temps ils y

passaient paisiblement leurs jours.

C'était la jolie fille de M. Malcolm qui avait attiré l'attention des nobles voyageurs, et qui leur avait procuré une société dont ils étaient ravis. Ayant exprimé le désir de connaître l'histoire de deux personnes qu'ils trouvaient si intéressantes, ils avaient recueillis toutes ces particularités, que lady S... écrivit à l'auberge lorsqu'ils furent rentrés.

Après avoir passé deux ou trois jours à la société de madame Lenoir et de M. et madame Malcolm, ils quittèrent ce séjour pour voyager dans l'Italie; ils avaient depuis long-temps le désir de visiter cette terre classique; autrement il est probable qu'ils eussent été tentés d'habiter quelque humble chaumière près du lieu choisi par ces deux aimables familles.

Fin du premier Volume.

